

513

272

LA VIEILLESE DE RICHELIEU

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN PROSE,

PAR

MM. OCTAVE FEUILLET ET PAUL BOCAGE.

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE
DE LA RÉPUBLIQUE LE 2 NOVEMBRE 1848.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LE DUC DE RICHELIEU (60 ans).....	MM. BOCAGE.
LE DUC DE FRONSAC, son fils (30 ans).....	LEROUX.
RENÉ (19 à 20 ans).....	DELAUNAY.
M. CHATEAU D'ASNIÈRES, financier (40 ans)..	PROVOST.
BLAISE, jardinier de la Chanoinesse.....	RÉONIER.
REMY, valet de chambre du duc.....	MATHIEU.
LA CHANOINESSE (32 ans).....	M ^{me} MÉLINGUE.
FLORINE (10 ans).....	BRONAN.
MARIE DE VIERZON (17 ans).....	REBECCA.
LOUISON, gouvernante.....	THÉARD.

Toutes les indications sont prises de droite et de gauche du spectateur.



ACTE I.

Un salon de l'hôtel de Richelieu. — A gauche, une porte. — Au fond, une porte donnant sur une galerie, où l'on voit se promener un Suisse en grand uniforme. — Sur le devant de la scène, un fauteuil. — Au fond, à gauche, une riche toilette.

SCÈNE I.

REMY, FLORINE, RENÉ.

(Au lever du rideau, Remy range la toilette, Florine entre par le fond.)

FLORINE.

Ah! mon bon monsieur Remy, faites-moi parler à Son Excellence, je vous en prie.

REMY.

Mademoiselle Florine veut-elle attendre que monsieur le Duc soit lavé, ou faut-il avertir monsieur le Duc?

FLORINE, sèchement.

Merci, monsieur, je vais attendre. (Elle s'assied à droite.)

RENÉ, entrant sans voir Florine.

Mon cher Remy... il faut que je voie Son Excellence sans retard.

REMY.

M. le maréchal se trouvant fatigué ce matin, n'est pas encore levé. Veuillez attendre quelques instants avec mademoiselle. (Il sort. Florine est assise à droite. René s'assied à gauche.)

FLORINE, à part.

Quel pauvre visage inquiet... Eh! mais, il n'est pas fort entreprenant dans le tête-à-tête. (René s'avance tout à coup.) Ah! mon Dieu! le voilà qui entre en campagne! Qu'est-ce qu'il veut?

RENÉ.

Madame...

FLORINE.

Mademoiselle Florine, de l'Opéra, monsieur.

RENÉ.

Mademoiselle, pardonnez mon indiscretion, mais mon sort, ma liberté dépendent de l'audience que je sollicite de M. de Richelieu : un retard d'un instant peut me perdre, et j'éprouve en vous regardant, mademoiselle, la crainte bien naturelle... que le maréchal, s'il vous voit avant moi, ne...

FLORINE.

Pour abrégé votre compliment, qui se terminerait en imper-

tinence, c'est un tour de faveur que vous me demandez : vous voulez parler au duc avant moi... Mais, monsieur, cela est inutile.

RENÉ.

Inutile, mademoiselle ! mais...

FLORINE.

Inutile, monsieur... Comme nous venons demander à monsieur de Richelieu la même grâce l'un et l'autre... Il importe peu qui de nous deux le verra d'abord.

RENÉ, étonné.

La même grâce?... quoi ! mademoiselle, savez-vous donc ?...

FLORINE, se levant et descendant la scène.

Tout... Vous avez hier, à la sortie du bal masqué, insulté le duc de Fronsac, et vous craignez d'être envoyé à la Bastille ce matin, si M. de Richelieu ne parle pas pour vous à son fils. Vous ne voulez pas aller à la Bastille ; moi, je ne veux pas que vous y alliez... vous voyez que nous nous entendons.

RENÉ.

Mais... au nom du ciel !... quel intérêt ?...

FLORINE.

Le vôtre, mon cher monsieur.

RENÉ.

Quoi ! c'est pour moi... pour moi ?... Excusez ma surprise... mais c'est la première fois que je vous vois, mademoiselle... mais vous ne me connaissez pas.

FLORINE.

Vous croyez cela ?... D'abord vous vous appelez René tout court. Vous avez été élevé, à Orléans, par un vieux précepteur, qui vous a tout appris excepté le nom de vos parents. Depuis deux ans que le pauvre homme est mort vous avez été attaché par une protection inconnue à la maison de monsieur le maréchal de Richelieu. Vous venez d'être nommé guidon des gendarmes Dauphin. Vous avez vingt ans... vous êtes amoureux, et vous ne savez pas de qui. Vous êtes un roman incarné... Est-ce assez pour établir mes titres à me dire de votre connaissance ?

RENÉ, avec chaleur.

Mais, puisque vous êtes si bien instruite, mademoiselle, vous devez connaître cette protectrice mystérieuse, celle que je poursuis depuis un an, qui m'écrit ces lettres si douces, si consolantes, auxquelles il ne m'est pas même permis de répondre !... Vous la connaissez... de grâce, son nom, mademoiselle, son nom ?

FLORINE.

Il ne s'agit pas de cela... Pensons d'abord à vous sauver de la Bastille.

RENÉ.

Non ! de grâce... Ayez pitié de moi, mademoiselle... songez combien ce mystère si prolongé est cruel ! songez que je n'ai eu dans ma vie que deux amours... et tous deux malheureux !

FLORINE.

Deux amours ! mais c'est un de trop, monsieur René... A vingt ans ! bon Dieu !

RENÉ.

A Orléans... il y a deux ans... j'aimais éperdument une jeune fille... qui m'aimait aussi : pauvre, sans nom, sans naissance avouée, je fus repoussé par ses parents, quand j'eus la folie de leur parler de mes sentiments... Je partis humilié et désespéré... Ce qu'elle devint, je l'ignore : mais, moi, je n'ai pu l'oublier, même dans ce nouvel amour...

FLORINE.

C'est aimable pour toutes les deux... Toutefois, monsieur, merci de votre confiance... je vous prouverai que je la mérite, en plaidant votre cause auprès du Maréchal.

RENÉ, lui prenant la main.

Ah ! mademoiselle, ne puis-je même savoir la cause de l'intérêt que vous me montrez ? Je suis si peu habitué à trouver dans le monde... des amis... Je ne puis vous dire combien ce secours inattendu me touche... me pénètre !... *(Il lui baise la main.)*

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE DUC DE RICHELIEU, en robe de chambre ; il entre par la gauche.

RICHELIEU.

Eh bien ! eh bien ! qui est-ce qui chasse sur mes terres, là-bas ?

FLOBINE, bas à René.

Sauvez-vous... comptez sur moi. *(Il salue Richelieu et sort.)*

RICHELIEU, s'avançant.

Hé ! c'est ce petit René ! Comment ! comment ! mais je ne le croyais pas si usagé ! Le petit drôle trouve à glaner où je n'ai pas encore fait moisson ! *(Il prend le menton de Florine.)* Eh bien ! cette vertu... mon enfant... n'est-ce pas... aujourd'hui que nous l'enterrons ?

FLORINE.

Non, Monseigneur... jamais elle ne s'est mieux portée.

RICHELIEU.

Ah ça, elle est donc d'une santé bien...

FLORINE.

Féroce, Monseigneur... d'ailleurs, j'ai encore une grâce à vous demander.

RICHELIEU.

Je refuse.

FLORINE.

Mais, monseigneur...

RICHELIEU.

Je refuse. Tu me promènes... je te promènerai.

FLORINE.

Monseigneur, encore cette grâce...

RICHELIEU.

Point... en voilà vingt que je t'accorde... je ne t'en demande qu'une, et...

FLORINE.

Monseigneur, je vous supplie de m'écouter...

RICHELIEU.

Je ne t'écouterai pas ! tu es un monstre d'ingratitude... Comment ! tu m'arrives d'Italie, il y a dix-huit mois : tu veux débiter à l'Opéra en qualité de chanteuse... je remarque que tu avais la voix mauvaise... et la jambe belle... je te fais danseuse avec trois mille écus d'appointements... Je te mets dans la salle un régiment pour appuyer ton début, et quel régiment !... des hommes qui avaient pris Mahon !... tu as un succès diabolique... Depuis, il n'y a pas de faveurs dont je ne t'aie comblée... jusqu'à te livrer sans condition l'entrée secrète de mon pavillon... et tu ne t'humanises pas ! La peste ! ce sont des mœurs de sauvage que cela, ma toute belle !

FLORINE, gaiement.

Monseigneur, je vous requiers humblement...

RICHELIEU.

Mais enfin songe, mon enfant, que toute cette sagesse-là est un jeu de dupe. On sait que je te protège... On ne croira jamais... Quand on est sage, c'est pour qu'on le croie : si on ne le croit pas... à quoi bon ?

FLORINE.

De grâce, Monseigneur...

RICHELIEU.

Ecoute... je veux faire encore plus pour toi... mais j'espère qu'après cela nous réglerons, hé?... Je veux te donner quelque chose qui se porte beaucoup à l'Opéra cette année.

FLORINE.

Quoi donc ?

RICHELIEU.

Un mari... Oui, je veux te faire épouser trois cent mille livres de revenu.

FLORINE.

Qui s'appellent ?

RICHELIEU.

Trois cent mille livres de revenu !... cela s'appelle comme cela peut !... est-ce qu'on s'en informe ?... Cela s'appelle, par exemple, M. Château d'Asnières.

FLORINE.

M. Château ? Qui est-ce ?

RICHELIEU.

Oh ! rien... un bourgeois que j'ai, un de nos riches financiers... Comment ne connais-tu pas mon admirateur fanatique ? Eh mais ! cela fait la fable de la cour... C'est lui qui fait brûler, nuit et jour, je ne sais quoi devant ma statue qu'il a chez lui... C'est une manie... il me joue de petites niches galantes... comme de payer mes dettes à la sourdine... cela le ravit et moi aussi. En retour, je lui permets de me contempler un moment tous les jours... Je m'étonne qu'il ne soit pas ici... Comme il n'a rien, le cher homme, qui ne soit à moi... tu comprends que... Enfin, je veux que tu sois sa femme !

FLORINE.

Monseigneur... je n'ai pas le loisir de m'occuper de mes affaires en ce moment... je...

RICHELIEU, l'interrompant.

Tu seras sa femme, te dis-je... Madame Château, parbleu !... Vous ne vous êtes pas encore vus, il est vrai... mais il m'aime... toi, tu m'aimes aussi... c'est un mariage d'inclination.

FLORINE.

Mais, monseigneur, je ne vous aime pas.

RICHELIEU.

Allons ! allons ! et à qui diantre, en ce cas, en veulent les visites dont tu m'honores deux ou trois fois la semaine ? Tu m'aimes, te dis-je, et puisque tu m'aimes, à quoi bon te... brider comme tu fais ?

FLORINE, riant.

Monseigneur, je ne me bride point.

RICHELIEU.

Tu te brides !... ne voilà-t-il pas qu'elle s'en défend comme d'un meurtre ?

FLORINE.

Monseigneur... une fois pour toutes... je vous déclare que je vous aime de tout mon cœur et avec tout le respect possible... mais jamais je ne vous aimerai... ni plus... ni autrement... (Appuyant.) Je ne le veux ni ne le puis... maintenant...

RICHELIEU.

Mais cela n'est pas naturel ! il y a là-dessous un mystère.

FLORINE.

Peut-être ! mais...

RICHELIEU, réfléchissant.

Attends... n'es-tu pas née à Gênes ?

FLORINE.

En effet !...

RICHELIEU, reculant.

A Gênes ?... mais j'y ai fait jadis un assez long séjour ?...
 Diantre ! est-ce que par mégarde tu serais... nous serions...
 car il ne faut pas se fourvoyer non plus...

FLORINE.

Non, monseigneur, non, monseigneur, ce n'est pas cela.

RICHELIEU, se rapprochant.

Alors tu m'aimes ! cela crève les yeux !

FLORINE.

Mais... au nom du ciel... ma grâce !

RICHELIEU.

Comment ! encore cette grâce... Est-ce que je ne te l'ai pas
 accordée ?

FLORINE.

Si fait, monseigneur... mais il me reste à vous apprendre de
 quoi il s'agit... Hier soir, ou plutôt cette nuit... (*Remy entre.*)

REMY.

Monseigneur, monsieur Château est en bas.

RICHELIEU, à Florine.

Parbleu ! c'est notre homme ! (*A Remy.*) Qu'il monte.

FLORINE.

Encore ma grâce différée !

RICHELIEU.

Point ! tu parleras devant lui... tu le trouveras d'abord un
 peu prétentieux dans ce qu'il dit... tu te souviendras que c'est
 un parvenu tout vif... mais si tu m'aides, je gage qu'à nous deux
 nous pourrons en faire quelque chose.

REMY, annonçant.

Monsieur Château d'Asnières.

SCÈNE III.

FLORINE, RICHELIEU, CHATEAU.

RICHELIEU.

Eh ! arrivez donc monsieur Château... je faisais de vous à ma-

dame un portrait qui lui donnait des fureurs de vous voir !... Approchez, parbleu ! un homme dont la santé est magnifique comme la vôtre, ne doit pas craindre de se présenter devant les dames...

CHATEAU, *saluant.*

Monsieur le maréchal ! (*Regardant Florine.*) Toujours dans la compagnie des grâces !

RICHELIEU.

Hé ! a-t-il le flair ! n'a-t-il pas senti tout de suite qu'il y avait là quelque chose pour lui ! Monsieur Château, il m'arrive un événement à faire dresser les chevaux sur la tête !

CHATEAU.

Je ne saurais deviner quoi, monsieur le duc ?

RICHELIEU.

J'ai trouvé une femme cruelle, monsieur Château.

CHATEAU.

Ho ! ho ! monseigneur... impossible !

RICHELIEU.

Cela est si vrai que j'ai l'honneur de vous la présenter... mademoiselle Florine de l'Opéra... que vous n'êtes pas sans avoir aperçue dans quelque nuage, j'imagine... et vous allez juger si je vous aime... je veux qu'on dise : celle dont Richelieu avait été maltraité... monsieur Château en a triomphé d'emblée !

FLORINE, *avec impatience.*

Eh ! Monseigneur !

CHATEAU.

Moi, monsieur le maréchal ?

RICHELIEU.

D'emblée !... Ne m'avez-vous pas dit que vous en étiez amoureux, monsieur Château ?

FLORINE.

De grâce !

CHATEAU, *abasourdi.*

Moi !

RICHELIEU.

Point de fausse honte, monsieur Château ! Avouez tout, croyez-moi ! Saisissez l'occasion !

CHATEAU.

Assurément, monseigneur, on ne saurait voir mademoiselle sans....

RICHELIEU.

Eh bien ! épousez-la ! qui est-ce qui vous en empêche ? Est-ce que vous voudriez la séduire, monsieur Château ?

CHATEAU.

Oh ! Dieu m'en garde, monseigneur !

RICHELIEU.

En ce cas, il ne vous reste qu'à l'épouser.... Cela est clair.... Vous ne pouvez pas vous tirer de là.

CHATEAU, à part.

Cela me confond. Amoureux, moi!... Le maréchal n'est pas homme à s'y tromper. (*Haut.*) Mademoiselle, si j'osais compter....

FLORINE, vivement.

Comptez sur ce que vous voudrez, monsieur.... quitte à décompter plus tard. Pour le moment, j'ai une grâce qui presse fort à obtenir de Son Excellence... Nous en reparlerons peut-être, monsieur.

CHATEAU, à part.

Peut-être ! Oh ! je l'aime déjà ! Le maréchal avait raison. Quel homme, bon Dieu !

FLORINE.

Monseigneur ! ma grâce !

RICHELIEU.

Mais, peste ! je te l'ai accordée, ta grâce !

FLORINE.

Monseigneur, cela est grave : il s'agit d'une offense faite à M. le duc de Fronsac.

RICHELIEU, sérieux.

A Fronsac?... A mon fils ? Comment?... Restez, monsieur Château.

FLORINE.

Cette nuit, à la sortie du bal masqué.... M. René, ce jeune homme qui est à votre service, s'est pris de querelle avec M. de Fronsac.... M. de Fronsac avait tort, monseigneur.... mais, dans son emportement, M. René l'a sans doute traité un peu légèrement.... Considérez, monseigneur, que c'est un enfant ; que, selon l'apparence, il n'avait pas reconnu M. de Fronsac.... qu'il lui a fait toutes les excuses possibles.

RICHELIEU.

Eh bien ! est-ce que Fronsac l'envoie à la Bastille, mon jeune guidon ?

FLORINE.

Hélas ! oui, monseigneur.

RICHELIEU.

A la bonne heure ! car je l'y aurais envoyé, moi.

FLORINE.

Quoi ! monseigneur !... après m'avoir promis....

RICHELIEU.

Mais permettez... ce n'est pas là une affaire de coulisses, mademoiselle Florine. C'est un outrage fait à notre famille... aux gens de quelque chose... Il faut réprimer cela... Voilà M. Château qui sera de mon sentiment...

CHATEAU.

Sans contredit, monseigneur. (*A part.*) Quel politique consommé !

RICHELIEU, continuant sa phrase.

Quoiqu'il soit lui-même fort désintéressé dans la question... ne daignait que de M. son père tout au plus. (*M. Château paraît décontenancé.*)

FLORINE.

Monsieur le maréchal, j'attache un prix singulier à cette faveur.

RICHELIEU.

Ah ça... ce petit René est donc le protégé de toutes les femmes de Paris ! J'ai reçu je ne sais combien de lettres mystérieuses à son sujet... et toutes d'une écriture de femme... Je le pousse... espérant toujours qu'il m'en reviendra quelque chose, et, ma foi, il ne m'en revient rien... j'en ai de l'humeur... Le petit vaurien ira à la Bastille... Il faudra bien que la fée mystérieuse se montre... que diable ! Je veux bien jouer... mais je désire au moins connaître l'enjeu.

REMY, annonçant avec mystère.

Monseigneur...

RICHELIEU.

Qu'est-ce ?

REMY.

C'est une dame voilée et masquée, qui demande à entretenir un moment son excellence.

RICHELIEU.

Amène-la, mon enfant... Eh bien ! M. Château, vous voyez, j'ai soixante ans... on ne veut pas me laisser mourir en paix !

CHATEAU.

On sait trop, monsieur le maréchal, que Mars est immortel.

RICHELIEU, à Florine.

Hé ! hé ! ne t'ai-je pas dit qu'il ne tarissait point !... Cet homme-là était de taille à inventer la mythologie... si on lui en eût laissé le temps.

FLORINE.

Monseigneur, êtes-vous inexorable? Ce pauvre jeune homme...

RICHELIEU.

Quant à cela, ma toute belle... hé! tiens! voici Fronzac... ce sont ses affaires.

SCÈNE IV.

FLORINE, FRONSAC, CHATEAU.

FRONSAC, *du fond.*

Mon père, je vous salue... (*Descendant.*) Je viens...

RICHELIEU.

Vous venez, monsieur, me demander deux choses... la première, c'est que je vous fasse hériter le plus tôt possible...

FRONSAC.

Ah! monsieur!

RICHELIEU.

Je vous la refuse... La seconde... c'est que je vous autorise à disposer du petit René... Je vous l'accorde.

FRONSAC.

Vous avez donc appris...

RICHELIEU.

Oui... oui... c'est bien. Songez seulement que la générosité sied à un homme de votre nom... et au bout de cinq ou six mois, ou un an tout au plus... Enfin... dites-moi, Fronzac, avez-vous vu la belle qui est en bas?

FRONSAC.

Je l'ai entrevue dans sa chaise... Ah! monsieur, il me semble que vous oubliez fort vos engagements vis-à-vis de la faculté... Vous aviez promis d'enrayer.

RICHELIEU.

Enrayer, oui... mais... dételar, ah! non.

REMY, *entrant.*

Monseigneur...

RICHELIEU.

La voici. (*La Chanoinesse, masquée et voilée, paraît au fond. Richelieu lui offre la main et la conduit vers la porte de gauche. En passant près de Florine, la Chanoinesse lui serre la main, puis elle sort par la gauche avec le Maréchal.*)

SCÈNE V.

FLORINE, FRONSAC, CHATEAU.

CHATEAU, *dans l'extase.*

Quel homme que monsieur votre père, monsieur le duc!

FRONSAC, *qui avait suivi du regard la dame voilée.*

Ah ! votre serviteur, monsieur Château !... Je ne vous avais pas aperçu !... Dites-moi, Florine, vous connaissez donc cette princesse ?

FLORINE.

Il y a apparence qu'elle me connaît... je n'en sais pas davantage... Monsieur le duc, est-il possible que vous gardiez rancune à M. René, un enfant ?

FRONSAC.

Ho ! ho ! il paraît que le drôle a, par dessus compte, l'inconvénient d'être mon rival auprès de vous, mon infante ?

FLORINE.

Nullement... Mais si vous avez la cruauté de faire enfermer ce jeune homme, je prendrai de vous une petite opinion, monsieur le duc.

FRONSAC.

Holà ! hé ! qu'est-ce ?

FLORINE.

Sérieusement, monsieur le duc, pouvez-vous en vouloir à cet enfant pour une vivacité ?... pour une méprise ?...

FRONSAC.

Je ne lui en veux point... Qu'est-ce que cela me fait, ce petit bonhomme ?

CHATEAU.

Généreux... comme le héros lui-même.

FRONSAC.

Seulement, je l'envoie passer un an ou deux à la Bastille... afin que la canaille ne prenne pas exemple de lui pour s'oublier vis-à-vis des honnêtes gens.

CHATEAU, *à part.*

Politique... comme son père.

FRONSAC.

Eh ! vertudieu, je ne suis pas un ogre, moi, mais j'entends qu'on se tienne à sa place... chacun dans sa chacunière. Voilà M. Château, qui est déjà quelque chose cependant, un riche financier... comme qui dirait un quart de noble... Eh bien ! il ne viendrait pour cela me manger dans la main : il a de la raison... il sait que Fronsac et Château cela fait deux... Mon Dieu ! si tous les bourgeois étaient de son naturel... et il y en a pas mal, Dieu merci !... cela serait charmant... le monde irait tout seul et toujours de même à perpétuité !... Mais quant à ces petites gens qui s'avisent de vouloir exister pour leur compte... Morbleu ! on est bien forcé de leur donner sur les doigts... Que deviendraient nos arbres, toute belle, si on ne les échenillait de temps en temps ?

FLORINE.

Hé! je me moque de vos arbres! monsieur le duc... je ne veux pas, moi Florine, entendez-vous... je ne veux pas que monsieur René aille à la Bastille.

FRONSAC, *coquetant*.

Tu ne veux pas, toi... tu ne veux pas, toi! hé! danses-tu ce soir dans Zémire?

FLORINE.

Monsieur le duc, déchirez cette lettre de cachet, et je danserai pour vous mon pas des nuages!

FRONSAC.

La pas des nuages! Aie! je suis pris... Mais n'est-ce pas ton protégé, cela?... Eh bien! s'il est accommodant, je ne dis pas... je ne suis pas un ogre...

SCENE VI.

RENÉ, FLORINE, CHATEAU, FRONSAC.

RENÉ, *saluant*.

Monsieur le duc. (*Bas à Florine.*) Eh bien! mademoiselle?

FLORINE.

Eh bien! monsieur, il me semble que l'orage s'apaise... n'est-ce pas, monsieur le duc?

FRONSAC.

Qu'il me fasse des excuses convenables, et nous verrons.

FLORINE, *suppliant le jeune homme*.

Monsieur René!

CHATEAU.

Monsieur, vous le devez...

RENÉ.

Mais j'ai déjà eu l'honneur, monsieur le duc, de vous exprimer le vif regret que j'éprouve de mon emportement; les bons offices dont me comble monsieur le maréchal de Richelieu m'obligent, envers tout ce qui lui tient, à un respect dont je suis inconsolable, monsieur le duc, de m'être écarté envers vous.

FRONSAC.

Est-ce tout? Voilà des excuses qui pourraient être bonnes entre égaux, monsieur...

RENÉ.

J'éprouve à vous les faire, monsieur le duc, autant de confusion que si j'avais l'honneur d'être votre égal.

FRONSAC, *pirouettant sur ses talons, et apercevant dans la galerie un exempt et des gardes*.

Ma foi! voici monsieur qui arrive à propos pour vous mon-

trer le cas que j'en fais. (*Il s'assied, et l'Exempt paraît au fond.*)

FLOLINE.

Mais que vous faut-il de plus, monsieur le duc ?

FRONSAC.

Qu'il avoue que sa conduite a été d'un fat, voilà tout.

RENÉ, ému.

Monseigneur, j'aime mieux renoncer à votre bienveillance qu'à votre estime. (*A Florine.*) Adieu, mademoiselle, et merci... (*Bas.*) Dites-lui, puisqu'il vous le connaît... que je suis heureux de souffrir pour elle, et...

FRONSAC, toujours assis.

A-t-on fini de s'attendrir là-bas ? Monsieur l'Exempt, faites votre office. (*L'Exempt fait un pas quand Richelieu rentre donnant la main à la dame voilée. — Moment de silence.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, RICHELIEU.

RICHELIEU, à l'Exempt sur la porte.

Monsieur, retirez-vous... je me porte caution pour ce jeune homme. (*L'Exempt salue et se retire, ainsi que les gardes. Mouvement de surprise. — Richelieu reconduit la dame voilée, jusqu'au fond en dehors, et la salue.*)

FLOLINE.

Ah !

CHATEAU.

Toujours lui !... Quel homme, mademoiselle !

FLOLINE.

Monsieur Château, je vous permets de baiser ma main.

CHATEAU, à part, après avoir baisé la main de Florine.

Le maréchal m'avait pénétré... J'en étais fou... à mon insu.

FRONSAC, à Richelieu qui redescend la scène.

Il me semblait, monsieur, que vous aviez mis ce jeune homme à ma disposition.

RICHELIEU,

Et je ne prétends pas vous retirer ma parole, monsieur... Seulement... je me joins à Florine pour solliciter la grâce de René. C'est un enfant qui m'est attaché, je crois. De mon côté, soit curiosité, soit habitude de protection, j'ai pris pour lui de l'amitié... Bref... je vous demande sa grâce... (*René passe devant Florine et Château, assis la main de Richelieu qu'il baise et retourne à sa place.*)

FRONSAC.

Mon père, après une offense publique, je manquerais à ce que je me dois...

RICHELIEU.

Vous me refusez?... Mon pauvre René, tu iras donc à la Bastille... Eh bien! cela te mettra de pair avec nous autres... tu y trouveras, d'ailleurs, galante compagnie, de grands noms... parbleu! messieurs de Guiche, de Crillon... de Fronsac!

FRONSAC.

Moi... mon père!

RICHELIEU.

Sans doute, vous! (*Riant.*) Fronsac, vous demanderez ma chambre!

FRONSAC.

Mais pour quelle faute?... Qui m'y enverra?

RICHELIEU, sérieux.

Moi... Pour quelle faute?... pour avoir manqué à votre nom... au mien, monsieur. Cette dame qui sort d'ici est celle que vous avez insultée cette nuit. Elle venait me demander justice.. (*Mouvement de Fronsac.*) Pas un mot... Vous l'avez suivie au sortir du bal, vous avez voulu lui arracher son masque... et c'est en la défendant contre vos gentillesques que René vous a offensé... Vous irez avec lui à la Bastille... ou il n'ira pas, choisissez.

FRONSAC, riant de mauvaise grâce.

Ma foi, mon père, réflexion faite, la Bastille ne me revient point. Nous sommes brouillés, elle et moi, depuis que j'y ai passé une nuit dans la compagnie d'un notaire.

RICHELIEU.

René, remerciez M. de Fronsac. (*Fronsac reçoit avec hauteur le salut de René.*)

RICHELIEU, à Fronsac.

Et vous, monsieur, remerciez René. (*Fronsac, dépité, s'incline légèrement.*) Maintenant, voilà Florine qui va nous dire à M. Château et à moi... (*M. Château fait un geste de confusion.*) je veux dire à moi et à M. Château...

FLORINE.

Quoi! monsieur le maréchal?

RICHELIEU.

Tu vas me dire, ma charmante, le nom, la demeure et la condition de l'inconnue voilée.

FLORINE.

Jé ne la connais pas. Votre servante, monseigneur. (*Elle sort par le fond.*)

SCÈNE VII.

RENÉ, CHATEAU, RICHELIEU, FRONSAC.

RICHELIEU.

Parbleu! voilà du singulier, messieurs!... Florine discrète!...

ou je me trompe fort, ou nous allons voir tout à l'heure quelque chose d'horrible!... il va sourdre une rosière quelque part... Mais voyons, messieurs, il faut approfondir cela... Cette dame, qui connaît Florine... qui va au bal masqué .. et qui en fin de compte demeure dans une espèce de couvent..

CHATEAU, *riant*.

Dans un couvent!... souffrez que j'en rie à mon aise, monsieur le maréchal.

RICHELIEU.

Riez, monsieur Château... Ne m'avez-vous pas dit dans un couvent, Fronsac?

FRONSAC.

Mieux que cela, monsieur. Vous savez cette mystérieuse maison, cette thébaïde murée, grillée et fortifiée, qui se trouve près de l'Arsenal, à droite... qu'on appelle l'Ermitage de l'Arsenal...

CHATEAU, *très-sérieux tout à coup*.

Juste ciel! mais c'est dans cette maison que ma nièce achève son éducation!...

RICHELIEU.

C'est cela! c'est la nièce de M. Château.

CHATEAU.

Si je le croyais!...

RICHELIEU.

Bon! bon! quand elle serait un peu gaillarde comme son oncle... Au reste, vous devez vous tromper, M. Château... car cette maison, cette thébaïde, dont parle M. de Fronsac, n'est ni un couvent ni un pensionnat... elle sert simplement de retraite à une femme de beaucoup de vertu et d'esprit... à ce qu'on dit... car la cour en parle... sans l'avoir jamais vue... quoiqu'elle passe pour être l'amie particulière de Mesdames.

CHATEAU.

Justement... c'est madame la chanoinesse de Reuilly, monseigneur.

RICHELIEU.

Eh bien, est-ce que c'est votre nièce, cette chanoinesse?

CHATEAU.

Non, monseigneur... mais ma nièce demeure avec elle.

RICHELIEU.

Mais ce n'est pas possible, Château, vous vous trompez de porte. Je sais parfaitement à quoi m'en tenir... Mon oncle, monsieur le cardinal de Noailles, qui demeure à côté, est le directeur de cette édifiante personne... Il me disait encore hier qu'elle vivait dans une solitude absolue entre ses livres et son jardin. Le

roi lui a offert en vain la surintendance de la maison de Saint-Cyr. Elle a dit qu'elle n'avait pas trop de tout son temps pour travailler à son propre salut. Eh bien, il paraît qu'elle n'y travaille que le jour à son salut... et que, la nuit venue, elle débâtit.

CHATEAU.

J'ai l'honneur de répéter à M. le maréchal que c'est elle-même qui fait l'éducation de ma nièce.

RICHELIEU.

Impossible, encore une fois... Expliquez-vous ?

CHATEAU.

Il y a un an, je reçus la visite de cette dame, dont la beauté m'éblouit d'abord.

RICHELIEU.

Ah ! elle est belle ?

CHATEAU.

Un port de déesse, monseigneur.

RICHELIEU.

Je gage que vous lui fîtes un méchant parti, monsieur Château ?

CHATEAU.

Je n'en eus même pas la pensée, monsieur le maréchal, tant elle m'inspira de respect.

RICHELIEU.

Et elle vous demanda votre nièce ?

CHATEAU.

Oui, monseigneur... de plus elle me remit une lettre de la propre main de madame Louise... la pieuse fille du roi...

RICHELIEU.

Et cette lettre ?

CHATEAU.

Cette lettre... que j'ai gardée... m'engageait à céder au désir de madame la chanoinesse. Je ne pouvais, je ne devais pas hésiter.

RICHELIEU.

Voyons, messieurs, qu'est-ce que cela signifie ? Y comprenez-vous quelque chose ?

FRONSAC.

Je comprends seulement que l'inconnue du bal est ou la chanoinesse, ou la nièce de M. Château... car je suis parbleu bien certain de l'avoir vue se faulter dans l'Ermitage... et puisqu'elles en sont les seules habitantes...

RICHELIEU.

Mais, j'y pense... René doit connaître celle dont il a si chaudement pris la défense ?

RENÉ.

Hélas ! non... Monseigneur, je ne l'ai vue que masquée.
RICHELIEU, *croisant les bras et toisant d'un air de pitié Fronsac et René.*

Comment ! vive Dieu ! vous êtes là deux jeunes gens épris de la même beauté depuis des mois... et, à vous deux, voilà tout le chemin que vous avez fait !... C'est une honte pour ma maison ! Ça, Remy ! *(Remy entre du fond.)* Un habit. *(Il sort par la porte de gauche.)*

FRONSAC.

Qu'allez-vous faire, monseigneur ?

RICHELIEU.

J'ai soixante ans, mon fils... mais sachez que j'ai encore le jarret assez bon pour escalader une muraille... quand il y a derrière une garnison ennemie... ou simplement une belle personne voilée.

FRONSAC, *riant.*

Soit, monseigneur... mais vous me permettrez de profiter de l'avertissement pour essayer de vous prévenir dans la place... ou tout au moins de vous en barrer l'entrée.

RICHELIEU.

Monsieur... je vous donne carte blanche et à vous aussi, René...

RENÉ, *souriant.*

Ah ! merci, monseigneur ; car je serais mort plutôt que de vous manquer de respect... et vous vous attaquez à la plus chère, à l'unique espérance de ma vie.

RICHELIEU.

Bien ! bien ! jeune cœur ! Cela passera... En attendant, unissez-vous tous deux : mettez-vous chacun d'un côté de la porte... Allez, mes amis. *(Il va s'asseoir à sa toilette qui est au fond, à gauche, prend une petite glace et arrange sa coiffure.)*

FRONSAC.

Mon père, je vous jure que je vais échelonner mes mousquetaires tout autour de l'Ermitage.

RICHELIEU.

Echelonnez, Fronsac, échelonnez... Si vous m'en croyez, vous ferez venir du canon !

CHATEAU.

Mais, monsieur le maréchal, si, par hasard, c'était ma nièce ?

RICHELIEU.

Est-elle jolie, votre nièce ?

CHATEAU.

Des plus agréables, monseigneur.

RICHELIEU.

Ma foi, en ce cas, allez-vous échelonner aussi!... Allez, allez, messieurs!... car, en vérité, si vous partons en même temps, je vous vole comme dans un bois!

FRONSAC et RENÉ, sortant avec précipitation,

Soit... à l'Ermitage de l'Arsenal!

CHATEAU.

A l'Ermitage de l'Arsenal! (Il sort.)

RICHELIEU.

Bonne chance, messieurs! (A Remy qui entre avec l'habit.)
Quelle heure est-il, Remy?

REMY.

Deux heures, monsieur le maréchal.

RICHELIEU, assis.

Bon! apporte-moi un autre habit! j'ai déjà vu celui-là quelque part... Voyons... il faut être bon prince... Je leur donne jusqu'à deux heures et demie... et puis après cela... ma foi! gare!

ACTE II.

Un jardin; plates-bandes et massifs d'arbres; hautes murailles dans le fond. — A droite, un pavillon dont la façade est un peu en retour vers la droite; au pavillon, une porte avec trois ou quatre marches; fenêtre à balcon, face au public. — A gauche, sur l'avant-scène, un banc de jardin; près du pavillon, une chaise de jardin.

SCÈNE I.

LOUISON, assise et lisant, MARIE travaille, BLAISE, jardinier, écoute appuyé sur sa fourche. (Louison et Marie sont sur le banc du jardin.)

LOUISON, lisant:

« Avant que de laisser fermer ses yeux au sommeil, Mentor
» parla ainsi à Télémaque : Vous avez charmé la déesse en lui
» expliquant les dangers dont votre courage et votre industrie
» vous ont tiré; par là vous n'avez fait qu'enflammer davantage
» son cœur, et que vous préparer une dangereuse captivité; elle
» s'était engagée à vous apprendre quelle a été la destinée
» d'Ulysse; elle a trouvé moyen de parler longtemps sans rien
» dire... »

BLAISE.

Ah! c'est bien vrai, ça, par exemple!

LOUISON.

Est-ce qu'on vous demande votre avis, à vous, malappris ?

BLAISE.

Mais, dame Louison, je ne lui en veux pas pour cela, à votre déesse. Qu'elle cause !... qu'elle bavarde !... elle fait bien . sans ça elle s'ennuierait dans son fle. C'est comme moi dans l'Ermitage. Je me fais la conversation à moi-même, je cause pour causer, je parle à mes choux, je leur dis : Bonjour, mes enfants, bonjour, Blaise, que je fais, comme s'ils me répondaient... Ça va bien, ce matin ; ça ne va pas mal, et toi, mon garçon... Mais, tout de même, mes enfants, vous êtes bien honnêtes... Il n'y a pas de mal, quoi ! il n'y a pas de mal !

MARIE.

Pauvre Blaise !

LOUISON.

Qu'est-ce que vous faites là ? Pourquoi n'êtes-vous pas à votre ouvrage ?

BLAISE.

Je ne travaille pas aujourd'hui, c'est fête.

LOUISON.

C'est fête ? Quelle fête ?

BLAISE.

La mienné, Saint-Blaise. Je me suis dit ; Je m'en vais me régaler à ne rien faire. C'est ce que je fais. (*Il pose sa fourche contre un arbre près du banc.*)

LOUISON.

C'est ce que vous faites toute la semaine, paresseux.

MARIE, quitte son ouvrage et descend la scène à droite.

Voyons, ne le grondez pas, dame Louison, puisque c'est sa fête. Si j'avais su cela, mon ami Blaise, je vous aurais donné un bouquet. (*Il descend la scène et se trouve au milieu.*)

BLAISE.

Ah ! mademoiselle Marie, je n'ai qu'à vous mirer, et v'là le bouquet !

MARIE.

C'est un joli compliment, cela, Blaise ; voilà un petit écu pour vous payer de la peine que vous avez eue à le trouver.

BLAISE.

Ah ! je n'ai pas eu de peine, mademoiselle ; mais, puisque vous êtes si bonne, vous devriez bien demander pour moi à madame la chanoinesse la permission de sortir quelquefois de l'Ermitage.

LOUISON.

Ne l'écoutez pas, mademoiselle.

MARIE.

Vous vous ennuyez donc, Blaise ?

BLAISE.

Si je m'ennuie, mademoiselle ! mais j'ai quelquefois envie de me jeter la tête la première dans le bassin qui est là !

MARIE.

Ah ! mon Dieu !

BLAISE.

Il n'y a qu'un an que vous êtes ici, vous, mam'selle ; il y en a plus de quatre que j'y suis, moi, et sans jamais être allé plus loin que le bout de la rue. C'est l'ordre de madame la chanoinesse, et il faut bien lui obéir, puisque c'est elle qui m'a sauvé de la misère, et qui donne du pain à mes parents ; dame ! elle est bonne, mais elle est trop sévère ; ne jamais sortir, c'est bon pour des moines ; mais moi, je ne suis pas un moine, je suis un homme.

LOUISON, l'interrompant vivement, à demi-voix.

Silence, malheureux !

BLAISE, à demi-voix.

Il n'y a pas de silence, malheureux ! Je suis un homme, quoi !... (*Haut.*) Ah ! mademoiselle Marie, si je pouvais seulement me promener tout un jour dans Paris ! Je n'ai jamais vu Paris, moi.

MARIE.

Pauvre garçon !

BLAISE.

Et puis, c'est que j'ai un rêve, voyez-vous... j'ai une idée qui ne me lâche ni le jour ni la nuit, qui me fera mourir si je n'y arrive pas...

MARIE.

Et qu'est-ce que c'est ?

LOUISON, inquiète.

Chut !

BLAISE.

Il n'y a pas de chut !

MARIE.

Voyons, qu'est-ce ?

BLAISE, avec énergie.

Je voudrais voir Montmartre ! oh ! Montmartre !

MARIE.

Eh bien, vous verrez Montmartre, mon ami Blaise.

BLAISE.

Vrai ! mams'elle !

MARIE.

Je vous le promets.

BLAISE.

Ah ! je m'en vais travailler de bon cœur à présent... (*On sonne.*)

LOUISON.

Allez ouvrir; Blaise; c'est probablement madame la chanoinesse qui revient...

BLAISE.

Ah ! Montmartre ! je te verrai donc enfin ! (*Il sort en courant à gauche.*)

SCÈNE II.

LOUISON, MARIE.

LOUISON.

Vous êtes trop bonne pour ce paresseux-là, mademoiselle.

MARIE.

Il m'amuse; et puis, dame Louison, n'ai-je pas de mon côté mes ennuis et mes chagrins ?

LOUISON.

Vous, des ennuis ! des chagrins ! et que ne les confiez-vous à madame, ils seraient bientôt passés !

MARIE.

Je ne les lui cache pas, dame Louison, et elle m'écoute avec sa bonté ordinaire, elle me dit d'espérer; mais comment veux-tu que j'espère, dis-moi, quand je ne sais pas même s'il est mort ou vivant ?

LOUISON.

Mort ou vivant ? Mais monsieur votre oncle paraît jouir d'une belle santé.

MARIE.

Mon oncle ! il s'agit bien de lui !

CHATEAU, à la cantonade.

Assez bien, mon garçon, ou plutôt, non, cela ne va pas bien; c'est-à-dire, je n'en sais rien.

MARIE.

Mais, c'est mon oncle ? (*Entrent M. Château et Blaise.*)

SCÈNE III.

LOUISON, CHATEAU, BLAISE, MARIE.

MARIE.

Bonjour, mon oncle !

CHATEAU, *Vembrassant.*
 Bonjour, mademoiselle ma nièce. Madame la chanoinesse est donc sortie, dame Louison?

LOUISON.

Depuis ce matin, monsieur.

CHATEAU.

Et où pensez-vous qu'elle soit?

LOUISON.

Mais probablement chez messieurs le cardinal de Neailles; car elle nous a dit de lui envoyer sa chaise chez Son Éminence.

CHATEAU.

C'est près d'ici; je vais y courir. Dites-moi, dame Louison, ne pourrais-je pas emmener ma nièce avec moi?

LOUISON.

Eh! monsieur, vous savez bien ce qui est convenu avec madame la chanoinesse.

CHATEAU.

Sans doute; mais il y a des circonstances, il y a des considérations, dame Louison, qui font que les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

BLAISE.

Ça, c'est vrai.

CHATEAU; *le poussant.*

Est-ce que je te parle, à toi? Approchez, ma nièce; faites bien attention à ce que je vais vous dire... *(Il la regarde fixement.)*
 Comment vous portez-vous?

MARIE, *riant.*

Mais, pas mal, mon oncle, je vous remercie.

CHATEAU.

Hon! Comment avez-vous dormi la nuit passée?

MARIE.

Fort bien, mon oncle.

CHATEAU.

Hon! à quelle heure êtes-vous rentrée?

MARIE.

Comment, rentrée? Il faudrait d'abord que je fusse sortie!

CHATEAU.

Hon!... *(A part.)* Elle est bien fine si elle me trompe! *(Haut.)*
 C'est bien, mademoiselle. Puisqu'il m'est impossible de vous emmener, entrez là, et n'en sortez pas jusqu'à mon retour.

MARIE.

Oui, mon oncle. *(Elle monte le perron du pavillon.)* Mais

qu'est-ce donc qui se passe, mon Dieu!... (*Elle entre dans le pavillon.*)

SCÈNE IV.

LOUISON, CHATEAU, BLAISE.

LOUISON.

Pourquoi donc enfermer cette pauvre petite, monsieur?

CHATEAU.

Prudence est mère de sûreté, dame Louison; derrière la croix se tient le diable. Je suis passablement inquiet, dame Louison.

LOUISON.

Inquiet?

CHATEAU.

Au reste, il n'y a point de danger si vous êtes fidèles, si vous ne vous laissez pas corrompre, si vous ne laissez pénétrer ici aucun étranger.

LOUISON.

Mais qu'est-ce qu'il y a donc, monsieur? est-ce qu'il va venir des voleurs?

CHATEAU.

Peut-être! Mes amis, soyez fidèles, ou vous êtes perdus. Moi, je cours rejoindre votre maîtresse, et je la ramène.

LOUISON.

Ah! mon Dieu!... attendez... monsieur, je vais vous ouvrir la petite porte du potager, cela vous abrégera la route de moitié.

CHATEAU.

Vite, vite, ma bonne dame; et toi, mon garçon, ne t'endors pas.

BLAISE.

Non, monsieur. (*Château et Louison sortent à droite.*)

SCÈNE V.

BLAISE, seul, puis LOUISON.

BLAISE.

Eh ben! je m'en doutais, moi, qu'il y avait des malfaiteurs sous jeu... Ce matin encore, j'ai vu des pas le long du mur jusqu'à la porte du pavillon de madame, et ce n'est pas la première fois, non, et même que j'ai cru entendre un petit trotinement la nuit passée, et que pour moins de rien je me serais levé, si je n'avais pas craint la fraîche... (*On sonne.*) Ah! les v'là, dame Louison!

LOUISON, accourant.

Quoi? (*On sonne de nouveau.*)

BLAISE.

Les v'là!...Je n'ouvre pas!

LOUISON.

Et si c'est madame! poltron!

BLAISE.

Tiens, au fait! si c'est madame!

LOUISON.

Regardez par le guichet avant d'ouvrir.

BLAISE, s'éloignant.

Oui, oui, je m'en vais regarder par le guichet. *(Il fait quelques pas, puis revient.)* Et si ce n'est pas madame?... Tiens, au fait, je le verrai bien, puisque je vais regarder par le guichet. *(Il s'éloigne en parlant.)*

LOUISON, seule.

Qu'est-ce qu'il dit? qu'est-ce qu'il a?... Il devient maniaque comme un vieux garçon.

BLAISE, hors de vue.

C'est elle! c'est madame la chanoinesse!

LOUISON.

Ah! Dieu soit loué!

BLAISE, hors de vue.

Entrez, madame; par ici, vous autres, par ici. *(Paraît la chaise de la Chanoinesse, que Fronsac, vêtu en homme de peine, porte par devant, et René par derrière.)*

SCENE VI.

LOUISON, BLAISE, FRONSAC, RÉNÉ, puis RICHELIEU.

LOUISON.

Ah! madame, que vous faites bien d'arriver!

BLAISE.

Ah! oui, madame, monsieur Château sort d'ici, il dit qu'il doit venir des malfaiteurs.

FRONSAC, posant la chaise.

Ouf! je suis curieux de savoir ce que mon père pensera de ce tour-ci.

RÉNÉ, descendant la scène.

Dieu merci, j'arrive le premier, et Fronsac ne se doute pas... Monsieur de Fronsac!...

FRONSAC.

Vous ici!

RÉNÉ.

Allons, je vois que nous avons eu la même idée.

FRONSAC.

Silence, monsieur ! débarrassons-nous d'abord de la chanoinesse, nous verrons ensuite !

BLAISE, ouvrant la porte de la chaise.

Oui, madame, monsieur Château... Ah!... (*Richelieu sort de la chaise. Tous pussent un cri.*)

RICHELIEU.

Merci, camarades ; merci de la peine. Rassurez-vous, mes bonnes gens, rassurez-vous. Vous voyez bien que je viens de la part de votre maîtresse, puisqu'elle m'a prêté sa phaise. (*A Blaise.*) Tu disais, mon garçon, que monsieur Château était venu vous avertir que des malfaiteurs...

LOUISON.

Devaient s'introduire ici, oui, monseigneur.

RICHELIEU.

Précisément, madame la chanoinesse m'en vied pour vous prêter main forte. Soyez tranquilles ; maintenant que je suis dans la place, je vous garantis qu'ils n'y entreront pas. Vous n'êtes pas gens à vous laisser corrompre ?

LOUISON.

Ah ! non, monseigneur ; monsieur Château nous a bien recommandé d'être fidèles.

RICHELIEU, leur donnant à chacun une bourse.

Très-bien ! alors, prenez ceci.

LOUISON et BLAISE.

Mais, monseigneur...

RICHELIEU.

C'est pour récompenser votre fidélité. Voici deux compagnons qui vous aideront à faire bonne garde. Je vais leur donner mes instructions.

BLAISE, à Louison.

Ça n'est pas un voleur, toujours.

RICHELIEU, prenant à part Fronsac et René.

Vous voyez que je suis généreux, messieurs, je vous garde. Respect aux vâins.

FRONSAC.

Comment, mon père, c'était vous ?

RICHELIEU.

Très-probablement.

RENÉ.

Mais de grâce, comment avez-vous pu, monseigneur ?

RICHELIEU.

Rien de plus simple. La chaise de la chanoinesse était dans

l'antichambre du cardinal, je me suis mis dedans... voilà tout... Les porteurs ont descendu la chaise jusqu'à ce couloir obscur où vous les avez relayés. Les drôles ont reçu de trois côtés... Ce peuple a de l'esprit vraiment... Comme vous êtes mis, mon pauvre Fronsac! vrai, vous n'avez pas l'air de quelqu'un... A présent, il ne nous reste qu'à faire de notre mieux chacun de notre côté. Allons, rangez cette chaise. (*A Blaise.*) Mon ami, vous placerez ces deux hommes en sentinelle aux endroits les plus faibles de la place... puis, vous les ferez rafraîchir, car ce n'est pas léger, cette chaise, n'est-ce pas, mes braves? (*Après avoir remis la chaise au fond, Fronsac, René et Blaise sortent à gauche.*)

SCÈNE VII.

RICHELIEU, LOUISON.

RICHELIEU.

Quant à vous, ma chère dame... dame?...

LOUISON.

Louison, monseigneur.

RICHELIEU.

Ah! c'est bien vous... Eh bien, ma chère dame Louison, vous allez vous rendre en toute hâte près de votre maîtresse, chez M. le cardinal de Noailles... Vous comprenez, se trouvant mal dans une maison où il n'y a pas une seule femme...

LOUISON.

Elle s'est trouvée mal, monseigneur?

RICHELIEU.

Jugez donc, en apprenant l'horrible complot!

LOUISON.

L'horrible complot! O mon Dieu! qu'est-ce donc qui a le cœur de comploter contre ma bonne maîtresse?

RICHELIEU.

Ne m'en parlez pas, ma pauvre Louison, il y a des gens qui ne respectent rien... Voyons, partez, partez.

LOUISON.

Oui, monseigneur. (*Elle ferme la porte du pavillon et emporte la clef.*) Je ne sais pas pourquoi, mais je me méfie... J'y cours, monseigneur.

RICHELIEU.

Au moins, ayez bien soin de refermer la porte.

LOUISON.

Oui, monseigneur. (*Elle sort à droite.*)

SCÈNE VIII.

RICHELIEU seul, puis MARIE.

RICHELIEU.

La chanoinesse est encore chez le cardinal, cela nous donne un peu de temps. Au reste, je ne sors plus d'ici que maître de son secret. La complication de la nièce à Château achève de m'intriguer sur le compte de cette sournoise chanoinesse ; il faut qu'il y ait au fond de tout cela quelque étrange mystère d'amour ou de haine. La chanoinesse doit être un démon ou un ange : si c'est un démon, je tâcherai de lui couper les griffes ; si c'est un ange, eh bien, on essaiera de lui couper les ailes... Il s'agit d'abord de savoir si c'est elle qui va au bal, ou bien si c'est la petite nièce. La vieille a emporté la clef du pavillon, c'est que l'enfant est là ; il faut que je lui parle... *(Il frappe à la porte avec sa canne.)* Rien !... *(Il frappe une seconde fois.)* Rien ! ma foi ! cassons les vitres ! *(Il monte sur une chaise de jardin et casse une vitre d'un coup de canne. On entend un cri. Marie entr'ouvre la fenêtre tout doucement.)* La voici qui se hasarde ; mais elle est charmante !
 MARIE, après avoir regardé Richelieu, pousse un second cri, puis elle s'avance sur le balcon avec curiosité.

Tiens ! tiens !... c'est singulier...

RICHELIEU.

Pardón, mademoiselle, je vous ai un peu effrayée...

MARIE.

Oui, un peu d'abord ; j'ai cru que c'était des voleurs, mais je suis toute rassurée.

RICHELIEU.

Si elle me connaissait, elle le serait moins.

MARIE.

Bonjour, monsieur de Richelieu.

RICHELIEU, stupéfait.

Comment ! est-ce qu'elle est sorcière ?

MARIE.

Bonjour, monsieur le duc de Richelieu.

RICHELIEU.

Bonjour, bonjour... mademoiselle Château.

MARIE.

Marie de Vierzon, monseigneur.

RICHELIEU.

La nièce de M. Château ?

MARIE.

Pour vous servir, monseigneur.

RICHELIEU.

Et par quel précieux miracle, ma belle enfant, ai-je l'honneur d'être connu de vous ?

MARIE.

Et par quel précieux miracle, monsieur le duc, ai-je l'honneur de vous voir ici ?

RICHELIEU.

Elle m'interroge ! Nous sommes bien loin l'un de l'autre, mademoiselle, pour échanger des confidences.

MARIE.

Eh bien, rapprochons-nous !

RICHELIEU.

Elle me confond... Mais, mademoiselle Marie, la clef est enlevée. Vous êtes enfermée dans le pavillon.

MARIE.

Pardon, monseigneur ! c'est vous qui êtes enfermé dans le jardin. Vous ne pouvez pas entrer dans le pavillon, mais moi j'en puis sortir (*elle lui montre une clef*), comme vous allez le voir. (*Elle se retire du balcon.*)

RICHELIEU, *seul.*

Soit innocence, soit science supérieure, je dois avouer qu'elle me taille en pièces.

MARIE, *ouvrant la porte et saluant.*

Monseigneur !

RICHELIEU.

Mademoiselle Marie !

MARIE.

Et maintenant, monseigneur, j'espère que vous allez me dire ce qui vous amène à l'Ermitage. Ce n'est pas trop votre place, entre nous.

RICHELIEU, *à part.*

Elle est trop éveillée, c'est elle qui va au bal. (*Haut.*) Mademoiselle Marie, je viens de la part de monsieur votre oncle, vous allez savoir pourquoi ; mais de grâce, ma jolie enfant, apprenez-moi d'abord comment vous me connaissez.

MARIE.

Par un portrait de vous fort ressemblant, à ce que je vois.

RICHELIEU.

Un portrait de moi ?

MARIE.

Que j'ai vu chez madame la chanoinesse.

RICHELIEU.

Cher madame la chanoinesse ?

MARIE.

Un jour que je furetais dans son garde-meuble.

RICHELIEU.

Dans son garde-meuble ! c'est fâcheux.

MARIE.

Je découvris ce portrait, oublié, me dit-elle, par les anciens propriétaires ; votre nom était au bas, monseigneur ; madame la chanoinesse en prit occasion de me faire de la morale... C'est que, voyez-vous, monseigneur, madame la chanoinesse a une méthode d'éducation à elle.

RICHELIEU.

Il y paraît...

MARIE.

A ce que dit madame la chanoinesse, monseigneur, si me faut pas cacher aux jeunes filles qui doivent vivre dans le monde les dangers qu'on y rencontre, mais bien plutôt les leur montrer, parce que l'ignorance trop grande n'est qu'une chance de péché de plus. Pardon, monseigneur, je bavarde, je vous ennue peut-être !

RICHELIEU.

Du tout, mademoiselle, continuez ; vous me mystifiez, mais vous ne m'ennuyez pas.

MARIE.

C'est que, voyez-vous, monseigneur, après que madame la chanoinesse m'eut parlé longtemps de vous, je lui dis : Eh bien ! si je le rencontre jamais, moi, ce duc de Richelieu, qui se moque de toutes les femmes, je me moquerai de lui, et c'est ce que je fais, monseigneur.

RICHELIEU.

A merveille, mon enfant... Ainsi, madame la chanoinesse vous parla longtemps de moi ?

MARIE.

De vous, monseigneur, et de tous ceux qui trompent les femmes, en leur faisant croire qu'ils les aiment, et elle m'enseigna aussi le secret de n'être pas trompée ; voilà pourquoi vous me voyez si tranquille avec vous.

RICHELIEU.

Et ce secret ?...

MARIE.

C'est de ne pas vous croire et de ne pas vous craindre.

RICHELIEU.

Vous êtes ravissante, mon enfant.

MARIE.

Je ne vous crois pas, monseigneur.

RICHELIEU, *la menaçant.*

Prenez garde !

MARIE.

Monseigneur, je ne vous crains pas.

RICHELIEU.

Vous avez tort, mademoiselle Marie, car j'ai ma vengeance prête. Vous me trompez, ou plutôt vous vous trompez vous-même ; je vais vous dire, moi, le secret qui fait que vous êtes si tranquille ; c'est que vous avez la véritable, la seule sauvegarde d'une femme ; c'est que vous aimez quelqu'un.

MARIE.

Monseigneur !

RICHELIEU.

Et ce quelqu'un, pour ne pas le nommer, c'est le petit René !...

MARIE.

René !

RICHELIEU.

Natif d'Orléans, attaché à ma maison pendant quelques mois, maintenant guidon des gendarmes Dauphin ; n'essayez pas de nier, mademoiselle Marie.

MARIE, *simplement.*

Je ne nie rien. C'est vrai, je l'aime, et vous avez raison, monsieur le duc ; c'est pour cela que je n'ai pas peur de vous.

RICHELIEU.

Mademoiselle Marie, je suis confus de vous avouer à mon âge que vous me faites voyager dans un monde qui m'était inconnu ; et cet amour, dites-moi, il ne date pas d'hier ?

MARIE.

Oh ! non, monseigneur, je puis bien dire qu'il a mon âge. Monsieur René et moi, nous demeurions porte à porte à Orléans ; tant que nous fûmes enfants, vous comprenez que nous ne nous doutions de rien ; puis voilà qu'un beau jour, c'était dans un jardin, comme ici, il me dit qu'il avait une confidence à me faire... il me prit la main en tremblant... et comme il ne me disait rien, moi, je me mis à pleurer... nous n'en dûmes pas plus long ; mon père arrivait ; monsieur René se sauva ; mais nous n'avions plus rien à nous apprendre, c'était convenu pour la vie.

RICHELIEU.

Permettez-moi de regretter, mon enfant, que les fleurs de cette idylle se soient fanées dans le mauvais air d'un bal masqué.

MARIE.

D'un bal masqué?

RICHELIEU.

Sans doute, mademoiselle... il n'y a plus à vous en cacher... Après le bal de cette nuit, René vous a suivie, et vous a vue rentrer ici, c'est ce qui a tout découvert.

MARIE.

René? après ce bal? Rentrer ici, moi! je n'ai pas vu René depuis qu'il a quitté Orléans.

RICHELIEU.

Ah! mademoiselle Marie, je ne vous reconnais plus là! Nous savons tous, vous dis-je, vos lettres, vos amours sous le masque, depuis un an.

MARIE.

Depuis un an!...

RICHELIEU.

Votre rencontre cette nuit à l'Opéra...

MARIE.

A l'Opéra!

RICHELIEU.

Sans doute... (*A part.*) Et jusqu'à votre rendez-vous de la nuit prochaine au bal de l'Hôtel de ville!...

MARIE, très-émue.

O mon Dieu! mais ce n'est pas moi, monseigneur. Je vous jure que ce n'est pas moi! — O Dieu!... au milieu de ma confiance, cette nouvelle! ô mon pauvre cœur!

RICHELIEU, à part.

Décidément la chanoinesse est un démon. (*Haut.*) Mademoiselle, je vous ai affligée bien involontairement... On m'aura abusé par un conte sans apparence...

MARIE.

Oh! monseigneur, n'essayez pas de me tromper... Soyez bon... soyez généreux... dites-moi tout!

RICHELIEU.

Mais, ma pauvre enfant, je ne vous en ai que trop dit.

MARIE.

Ainsi, depuis un an, René est amoureux d'une autre femme... Cette nuit il l'a suivie, il l'a vue entrer ici; mais puisque ce n'est pas moi... c'est donc... Oh! cette idée est affreuse!

RICHELIEU.

Dites-moi, mon enfant, avez-vous quelquefois parlé à madame la chanoinesse de votre amour pour monsieur René?

MARIE.

A elle? — Oui, monseigneur.

RICHELIEU.

Et que vous disait-elle ?

MARIE.

Elle me disait que nous étions bien jeunes tous deux, qu'il fallait attendre, espérer.

RICHELIEU.

Oui, et elle ne vous a jamais laissé entrevoir pour quel intérêt particulier elle avait voulu se charger du soin de votre éducation ?

MARIE.

Jamais, monseigneur. Oh ! mais je devine tout à présent ; voyez-vous, elle l'aimait, monseigneur ! elle me retenait ici pour me faire oublier !

RICHELIEU, à part.

Oh ! l'instinct de la femme !

MARIE.

Et il m'a oubliée ! — Comprenez-vous qu'il m'ait oubliée, monseigneur ?

RICHELIEU.

Non, mon enfant ; mais voyons, le mal n'est pas irréparable. En supposant que René se soit laissé séduire aux artifices d'une coquette, un seul de vos regards dissipera le charme, René vous reviendra.

MARIE.

Et la confiance, monseigneur, la confiance me reviendra-t-elle ? Non, non, tout est perdu ! je le sens bien ; quand monsieur René reviendrait à moi maintenant, je serais toujours inquiète, je douterais toujours. Ce qu'il me dirait, je saurais qu'il l'a dit à une autre ; je penserais, malgré moi, qu'il trouve ses paroles dans sa mémoire et non dans son cœur ; non, ce ne serait plus la même chose, monseigneur ; et si vous le croyez, si vous croyez qu'on puisse aimer deux fois avec la même sincérité, avec le même abandon, je vous le dis, monseigneur, tout-duc de Richelieu que vous êtes, c'est que vous n'avez jamais aimé !

RICHELIEU.

Mademoiselle, vous me le feriez penser ; cependant, je vous le répète, le mal n'est peut-être pas aussi grand que les apparences le feraient croire, et...

MARIE.

Monseigneur, il faut à tout prix que je connaisse mon sort... Ne m'avez-vous pas dit que René avait un rendez-vous ce soir dans un bal masqué à l'Hôtel de ville, avec celle qu'il aime ?...

RICHELIEU.

En effet.

MARIE.

Dans un bal masqué, on peut suivre, épier, entendre, sans être reconnu, n'est-ce pas? Monseigneur, accordez-moi une grâce, conduisez-moi à ce bal...

RICHELIEU.

Moi, que je vous conduise au bal?

MARIE.

Je vous en prie.

RICHELIEU.

Mon enfant, vous ne savez ce que vous me demandez, vous ne connaissez rien du monde; cette démarche...

MARIE.

Pour le repos de ma vie, je vous en supplie, monseigneur!

RICHELIEU, sérieux.

Mademoiselle Marie, il y a une heure, j'aurais pu vous faire la proposition que vous me faites; mais maintenant, écoutez-moi bien... Je vous ai dû dans mon arrière-saison une dernière journée de printemps, je ne la flétrirai pas... je refuse.

MARIE.

Monseigneur!... quelqu'un...

RENÉ, entre à gauche.

Marie!... est-ce possible?

RICHELIEU.

C'est lui, c'est René.

MARIE.

Ici, sous ce costume...

SCÈNE IX.

RICHELIEU, RENÉ, MARIE.

RENÉ.

Marie!... c'est bien vous... je vous retrouve enfin!...

MARIE.

Arrêtez, monsieur, vous commettez une méprise!

RENÉ.

Une méprise!... que voulez-vous dire?... Cet accueil à moi!

MARIE.

Un seul mot, monsieur René. Est-il vrai que plus d'une fois, et cette nuit encore, vous soyez allé au bal masqué pour y rencontrer une femme?

RICHELIEU.

Eh! non, vous dis-je! c'est une calomnie des méchants!

MARIE.

Répondez, monsieur!

RENÉ.

Hélas!... c'est la vérité!

MARIE.

Vous entendez, monseigneur ?

RICHELIEU.

Oui, mais il va s'expliquer. — Expliquez-vous donc, René...
On s'explique, dans ce cas-là...

RENÉ.

Daiguez m'entendre, Marie : Jamais on ne m'eût attiré à un rendez-vous, si l'on n'eût pas invoqué votre nom et fait appel à mon amour pour vous... C'était vous que j'espérais trouver la première fois que je me rendis à ce bal.

MARIE.

Et depuis, monsieur, dans toutes les entrevues qui ont suivi, votre erreur n'a point cessé, n'est-ce pas ? et c'était encore moi que vous croyiez suivre ici sous ce déguisement, n'est-ce pas ?

RENÉ.

Quand cet aveu devrait me perdre, Marie, je serais honteux de nier l'empire, le charme irrésistible que la voix, que les paroles de cette femme inconnue ont exercé sur mon esprit ; mais bien que cette vérité soit si étrange qu'elle ressemble à un indigne mensonge, je vous supplie de me croire... Jamais je n'ai cessé de vous aimer, Marie... entre cette femme et moi, votre image fut toujours présente et toujours respectée.

RICHELIEU.

L'enfant les aime toutes deux, voilà le fait.

MARIE.

Monsieur, c'est de la folie ou de l'outrage, et jamais... Grand Dieu ! (*Bruit confus de voix au fond du jardin.*)

LA VOIX DE LOUISON.

Ils sont encore ici !

RICHELIEU.

Eh bien, qu'est-ce donc ?

SCENE X.

LES MÊMES, FRONSAC ; plus tard, LA CHANOINESSE,
FLORINE, CHATEAU, LOUISON, BLAISE.

FRONSAC, accourant en riant.

Ah ! ravissant ! je la connais maintenant. La voilà qui rentre sous l'égide de Château ! La masque de cette nuit, c'est là chanoinesse !

RENÉ.

La chanoinesse ! (*Il fait quelques pas vers le fond.*)

FRONSAC.

Et Florine, mon père, Florine qui lui sert de porte-respect !

RICHELIEU.

Florine !

MARIE, à Richelieu.

Monseigneur, plus que jamais je veux aller à ce bal. Si vous me refusez j'irai seule... A neuf heures, près de la petite porte du verger, j'aurai la clef. (*Elle se salue dans le pavillon.*)

RICHELIEU, la suivant jusqu'à la porte.

Permettez... Diable de petite tête !... En vérité, si la chanoinesse ne venait tout à point faire diversion, je penserais à cette enfant plus que de raison... Eh bien, René, reconnaissez-vous aussi la masque de monsieur de Fronsac ?

RENÉ.

Oui, monseigneur ; et certes, je ne sortirai pas d'ici que je n'en aie obtenu audience de gré ou de force.

FRONSAC.

Ni moi, Port-Mahon !

RICHELIEU.

Après moi, messieurs ! (*Entrent la Chanoinesse voilée, Château, Florine, Blaise, Louison.*)

CHATEAU, parlant dès le fond.

Les voilà, madame, ce sont bien eux ! Hâtons-nous, de grâce ! Je frémis pour ma nièce... Ah ! Dieu soit loué, elle n'est pas ici !

RICHELIEU, à la Chanoinesse.

Madame, ma présence chez vous a besoin d'une explication, que je serais heureux de pouvoir vous donner sans témoins. (*La Chanoinesse le salue et lui montre de la main Château qui semble embarrassé. Florine répète le même geste et fait un pas en arrière, isolant Château en face de Richelieu.*) Vous avez quelque chose à me dire, monsieur Château ?

CHATEAU, troublé, à part.

Funeste conjoncture ! Monsieur le duc, monsieur le maréchal... Monseigneur, je suis oncle. Ce titre m'impose une sollicitude que votre présence en cette maison a dû mettre aux abois. J'ai supplié madame la chanoinesse de me venir en aide, dans un combat trop au-dessus des forces d'un mortel. Madame la chanoinesse y a consenti, et pour cette fois la sagesse de Minerve a prévalu, monsieur le maréchal, contre l'industrie de Cupidon.

RICHELIEU.

Au bout du compte, que voulez-vous dire ? (*Château lui présente une lettre.*) Qu'est-ce que c'est ?... Une lettre du cardinal ! (*Il ouvre la lettre.*) Un ministère à former dans la nuit... Le roi vous attend sans délai... — au diantre ! — votre oncle et ami. — Il y paraît... et ci-joint l'ordre de Sa Majesté... Allons !... (*Se re-*

tournant vers la Chanoinesse.) C'est être bien brusquement séparé de vous, madame. Puisqu'il le faut, cependant, je me retire; mais je ne renonce pas à l'espoir de connaître mieux une personne d'une vertu qu'on fait si surprenante, d'une vertu même qui, à en juger par les relations que je vous vois (*il regarde Florine*), est encore plus surprenante qu'on ne la fait. (*Tous entrent dans le pavillon, sauf Richelieu, Fronsac et René.*)

SCÈNE XI.

RENÉ, FRONSAC, RICHELIEU.

FRONSAC, *riant.*

Eh! eh! monsieur, vous voilà en déroute?

RICHELIEU.

Oui, oui, tout à fait... Il n'y a pas là de quoi rire.

FRONSAC.

Mais ce doit être une consolation pour vous, monsieur, de nous voir rester, René et moi, pour achever l'aventure...

RICHELIEU.

Sans aucun doute...

FRONSAC.

Nous vous raconterons demain la suite, cela vous amusera; eh! eh!

RICHELIEU.

Vous êtes bien bons, messieurs... et dites-moi, êtes-vous un peu reposés? Ces épaules?

FRONSAC.

Fort bien, mon père.

RICHELIEU.

Ah! tant mieux, vous m'ôtez un scrupule... Voulez-vous m'approcher la chaise?

FRONSAC.

La chaise?

RENÉ.

Comment, monseigneur...

RICHELIEU.

Voyons, voyons, cette chaise, dépêchons.

FRONSAC.

Ah! mais non, mon père!

RICHELIEU.

Ah! mais je vous demande bien pardon.

RENÉ.

Ah! permettez, monseigneur...

FRONSAC.

Ce serait un peu trop naïf, cela.

RICHELIEU.

Je vous dis que nous allons partir ensemble, comme de bons amis, l'un portant l'autre...

RENÉ.

Pas du tout !

FRONSAC.

Jamais, jamais !

RICHELIEU.

Vous êtes deux enfants... vous allez voir... (*Rentre Blaise, une lanterne à la main. Il sort du pavillon.*) Mon ami, soyez juge : vous avez le visage d'un honnête homme, vous... Voici deux fainéants que j'ai payés d'avance pour la journée ; croiriez-vous qu'ils refusent de me remporter ?

BLAISE.

Justement, madame m'a dit que sa chaise était à vos ordres... et pour quelle raison refusent-ils ?

RICHELIEU.

Ils n'en ont pas de raison, mon ami... Voyons, si vous avez une raison, donnez-la. (*Fronsac, n'ayant rien à répondre, regarde René, qui le regarde de son côté.*) Vous voyez, Blaise... ils n'ont pas même un prétexte... Des hommes que j'ai payés... c'est incroyable ces choses-là.

BLAISE.

Mais alors, ils vous volent !

RICHELIEU.

Positivement... mais il doit y avoir un commissaire dans ce pays-ci ?

BLAISE.

Il y a le corps de garde de l'Arsenal... Je n'ai qu'à appeler, et s'ils ne vous emmènent pas tout de suite, c'est eux qu'on va emmener. Allons, presto ! à vos brancards, les amis ! (*Il remonte au fond.*)

RICHELIEU.

Faites votre choix, messieurs.

RENÉ.

Ma foi, monseigneur, je m'exécute, puisqu'il le faut. (*Il va prendre la chaise par devant.*)

FRONSAC, avec dépit.

Il ne m'en reste pas moins, monsieur, le plaisir d'avoir été témoin d'un de vos revers.

RICHELIEU.

Et à moi celui de vous le faire partager... Veuillez vous atteler, Fronsac. (*Il entre dans la chaise.*)

BLAISE, *marchant en avant, à gauche.*

Par ici, suivez-moi...

FRONSAC, *à part, et en se mettant dans le brancard de la chaise.*

Le parc est grand... la nuit tombe... je vais jouer à cache-cache, moi ! *(Il enlève la chaise, la laisse tomber, et se sauve à travers les arbres, à droite.)*

RENÉ.

Eh ! camarade ?... Qu'est-ce qu'il fait ?... *(Il vient voir.)* Parti ! Il a raison... ma foi... Sauve qui peut ! *(Il disparaît à gauche.)*

BLAISE, *rentrant.*

Eh ! là-bas !...

RICHELIEU.

Eh bien ! à quoi s'amusez ces drôles ? *(Il sort de la chaise.)* Personne !... Ah ! en ce cas-là, je ne sors plus d'ici ! quand il trait de la Bastille une fois de plus !

BLAISE, *s'approchant.*

Tiens ! où sont-ils donc les porteurs ?

RICHELIEU.

Envoyés, mon garçon... et du côté de vos espaliers, probablement.

BLAISE. *Il prend sa fourche.*

Ah ! les brigands ! que je perde mon nom de Blaise si je ne prends pas leur mesure avec le manche de ma fourche !

RICHELIEU.

C'est cela, bonne idée, mon ami Blaise ; allez prendre leur mesure, je trouverai bien la porte sans vous.

BLAISE.

Ah ! non pas, vous m'avez l'air d'un malin, vous, et il faut d'abord que je vous mette dehors. D'ailleurs la porte est fermée à double tour.

RICHELIEU.

Et vous avez la clef, au moins ?

BLAISE.

Oui, oui, marchons !

RICHELIEU.

Vous êtes sûr d'avoir la clef ?

BLAISE, *la montrant dans la poche de sa veste.*

Pardi, la voilà !

RICHELIEU.

Vous avez tort de la mettre dans cette grande poche ; on pourrait vous la prendre très-aisément.

BLAISE.

Il n'y a pas de risque, venez.

RICHELIEU.

Je vous assure qu'on vous la prendrait très-aisément. (*Il laisse tomber deux ou trois pièces d'or.*) Qu'est ce que je perds donc là ?

BLAISE, se baissant.

Ah ! les jolies semailles !

RICHELIEU, prenant la clef dans la poche béante.

(*A part.*) Je ne la vole pas, je l'achète. (*Haut.*) Gardez, mon garçon, gardez pour votre peine, et partons ; je suis très-pressé.

ACTE III.

Parloir au fond. — Trois portes vitrées donnent sur le jardin. — Porte à droite et à gauche dans les angles. À gauche, une cheminée avec pendule et candélabre. — Sur l'avant-scène, à gauche, une table et un grand fauteuil. — À droite, sur l'avant-scène, un autre fauteuil. — Sur la table, plusieurs livres, papiers, plumes, encre et un flambeau à trois branches avec bougies allumées. — Nuit dans le fond.

SCÈNE I.

RENÉ, FLORINE.

RENÉ, passant la tête avec précaution à la porte de gauche.
Tant pis !... j'entre. (*Il entre et referme la porte.*)

FLORINE, entrant à droite sans reconnaître René.

Qu'est-ce que c'est que ça ? (*Allant à lui.*) Comment ! c'est vous !... voulez-vous bien vous en aller tout de suite... Pourquoi n'êtes-vous pas parti avec ces messieurs, s'il vous plaît ?

RENÉ.

C'était bien mon intention, mademoiselle ; mais ce jardin est un vrai labyrinthe, et, l'obscurité aidant, j'ai eu le malheur de m'égarer pendant que je cherchais à gagner la porte... Voilà, mademoiselle, la vérité.

FLORINE.

Croyez-vous ? Et dites-moi, entre nous, vous avez donc une bien terrible envie de voir madame la chanoinesse ?

RENÉ.

Terrible, mademoiselle, et je la verrai malgré elle, malgré vous, et malgré tous les jardiniers qu'il y a. Je ne puis vivre plus longtemps dans le désordre d'esprit où je suis : au nom du ciel, ne me trahissez pas !

FLORINE.

Fort au contraire, je me fais votre complice, et je veux bien

préparer madame la chanoinesse à vous recevoir ; mais... *(Elle va ouvrir la porte dans l'angle à gauche.)*

RENÉ.

Que de bonté !

FLORINE, *ouvrant.*

Mais, en attendant, allez vous promener.

RENÉ.

Avec votre permission, mademoiselle, je préférerais attendre ici ; je vous dirai qu'il tombe là dehors une rosée extrêmement fraîche.

FLORINE.

Qu'est-ce que c'est que cet amoureux-là, qui craint la rosée ! *(Se rapprochant de lui.)* Allez, monsieur, madame la Chanoinesse sera ici dans deux minutes ; j'irai vous appeler.

RENÉ.

Ah ! mademoiselle !

FLORINE.

Quoi ?

RENÉ.

Vous êtes ma providence. *(Il lui baise la main avec ardeur.)*

FLORINE.

Eh bien ! est-ce que vous me prenez pour Marie, aussi, moi ?

RENÉ.

Non ! mais c'est que vraiment vous êtes si bonne ! *(Il lui baise la main.)* et si belle ! *(Il lui baise la main.)*

FLORINE, *le fait passer devant elle.*

Qu'est-ce que c'est?... vite ! vive ! à la rosée. *(Elle le pousse jusqu'à la porte.)*

RENÉ.

Tenez ! sentez-vous le froid ?

FLORINE.

Ah ! seigneur ! allons. *(Elle prend sa pelisse qui est sur le fauteuil près de la table.)* Tenez, mademoiselle, voilà ma pelisse. Allez ! allez ! *(Elle le pousse dehors et referme la porte. Aussitôt la Chanoinesse ouvre la porte de droite.)* Il était temps.

SCENE II.

FLORINE, LA CHANOINESSE.

FLORINE.

Eh bien, es-tu remise de ce rude assaut ?

LA CHANOINESSE *s'assied à droite, Florine se tenant près d'elle.*

Oui, ma Florine, oui, je viens de prier, et maintenant je regrette amèrement la faiblesse qui m'a fait refuser de les entendre. J'aurais pu les tromper, leur donner le change, qui sait ?...

au lieu que j'ai par mon refus justifié tous leurs soupçons, accepté toutes leurs calomnies. Ils vont me perdre, ma pauvre Florine, me déshonorer. Ils m'ont vue au bal masqué.. ils t'ont vue ici avec moi... Dieu sait tout ce qu'ils diront demain ; Madame la chanoinesse de Reuilly, confidente de madame Louise, est l'amie intime d'une danseuse de l'Opéra ; car ils ignorent quel lien sacré nous unit... N'ai-je pas moi-même oublié ce lien, quand perdant l'esprit, à moitié folle, je quittai l'Italie et te laissai seule au couvent, pour venir en France sauver René... Si indigne que je sois de me rappeler les paroles de notre pauvre mère, ne crois pas que je les oublie... Le jour où tu vins au monde, ma mignonne, j'étais déjà une grande enfant... Antonia, me dit-elle, j'ai peur de ne pas vivre assez pour remplir tous mes devoirs envers ta sœur... mais tu me remplaceras... tu seras son conseil, son amie, sa mère.

FLORENE.

Est-ce que je n'aime pas... est-ce que je ne respecte pas madame la chanoinesse comme une mère ?

LA CHANOINESSE.

Oui, chère enfant ; mais avec tout cela tu dances, tu dances à l'Opéra... et voilà pourquoi, je te le répète, ils vont me déshonorer.

FLORENE.

L'un des trois, du moins, te respectera.

LA CHANOINESSE.

Hélas ! celui même dont tu parles, j'ai lu dans le dernier regard qu'il m'a jeté une expression de doute, de mépris... Lui me méprise ! lui pour qui j'ai tout bravé, tout souffert ! Oh ! de toutes mes pensées c'est la plus cruelle.

FLORENE.

Celle-là au moins tu peux t'en défaire ; il est là.

LA CHANOINESSE.

Qui ? grand Dieu !

FLORENE.

Lui !

LA CHANOINESSE.

René ! Oh ! je ne veux pas le voir, Florine, je ne veux pas le voir.

FLORENE, se dirigeant vers la porte de gauche.

En ce cas je l'appelle.

LA CHANOINESSE, se levant

Oh ! pas encore, de grâce, chère enfant... Mais il n'est pas là, n'est-ce pas ? tu l'as voulu m'éprouver, savoir quelle impression me ferait cette nouvelle. Eh bien, elle m'a frappée au cœur ; c'est la vérité, je l'aime... oui, je l'aime ; mais c'est un amour si saint,

que Dieu me punirait de ne pas le ressentir. Est-ce qu'il est là, vraiment ?

FLORINE.

Il est là, il veut te parler malgré toi, malgré moi, malgré ton jardinet. C'est un jeune homme effrayant.

LA CHANOINESSE.

N'est-ce pas qu'il est chatthaht, Florine ?

FLORINE.

Joli ! joli ! Imagine-toi que je lui ai prêté ma pelisse à ce guidon, il est frileux comme un chat... à cause de la rosée... Si tu l'avais entendu... O mademoiselle ! vous êtes ma Providence... et il me baisait les mains.

LA CHANOINESSE.

Il te baisait les mains... et pourquoi ?

FLORINE.

Dame ! est-ce que je le sais moi, cet enfant, peut-être parce qu'il les trouvait agréables... Je l'appelle.. (*On ouvre la porte de droite.*) O mon Dieu ! qu'est-ce qui vient nous déranger dans un moment si intéressant ?

LA CHANOINESSE, apercevant Marie qui entre.

Marie !

SCÈNE III.

FLORINE, LA CHANOINESSE, MARIE.

LA CHANOINESSE.

C'est vous, ma chère enfant ! je vous croyais retirée depuis longtemps. Il est plus de neuf heures, ce me semble :

MARIE, contrainte :

Neuf heures ! pas encore, madame, sans quoi... je ne serais pas ici.

LA CHANOINESSE.

Comment, mon enfant ?

MARIE, avec une naïveté forcée.

Ne sais-je pas, madame, que passé cette heure-là vous vous livrez à des exercices de piété qu'on doit se faire scrupule de troubler.

LA CHANOINESSE.

C'est ma conscience, Florine, qui prend la voix de cet enfant. (*Haut.*) Je suppose, Marie, que vous connaissez en partie les tristes événements qui se sont passés ici aujourd'hui. Je serai bien aise d'avoir avec vous un entretien à ce sujet demain matin.

MARIE.

Ces événements, madame, autant que j'en ai pu juger, n'ont fait que confirmer vos leçons. Vous m'avez appris que la perfidie

est plus commune en ce monde que la loyauté, et j'ai eu occasion de le reconnaître, sans sortir d'ici.

LA CHANOINESSE, *sévèrement.*

Vous ne m'avez pas habituée, ma fille, à un langage si discret... Cette journée vous a fatiguée, et la pâleur de vos joues excuse le trouble si singulier où paraît être votre esprit... Vous avez besoin de repos... Allez, Marie; demain nous causerons. (*Elle embrasse Marie sur le front, Florine ouvre la porte de droite.*)

RICHELIEU, *dans la coulisse.*

Je n'entrerai pas, vous dis-je, mon bonhomme, pour rien au monde, je n'entrerai. (*Il paraît avec Blaise au fond.*)

LES TROIS FEMMES, *à demi-voix.*

M. de Richelieu!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BLAISE, RICHELIEU.

RICHELIEU.

Madame, je suis vraiment confus, mais c'est bien malgré moi que je contreviens à vos ordres; veuillez vous en prendre à ce garçon, qui, avec une physionomie étincelante d'esprit, trouve moyen de ne faire que des sottises.

LA CHANOINESSE.

Je ne puis deviner, monseigneur, par quelle faveur, à peine hors de chez moi, vous voulez bien y rentrer.

RICHELIEU.

Mais, madame, à mon désespoir éternel, je n'en suis pas sorti.

BLAISE, *sa fourche à la main.*

Madame, c'est que voyez-vous, sauf votre respect...

RICHELIEU, *l'interrompant.*

Madame, voici le fait... Votre jardinier a la louable habitude de fermer votre porte à double tour... c'est bien fait... mais alors il n'en faudrait pas perdre la clef.

LA CHANOINESSE.

Vous avez perdu la clef de la grande porte, Blaise?

BLAISE.

Madame, je me donne au diantre pour comprendre.

RICHELIEU, *l'interrompant.*

Je lui ai pourtant expliqué, madame, comment il l'a perdue.

LA CHANOINESSE.

Ah! vous le savez, vous, monsieur?

RICHELIEU.

J'ai même le chagrin, madame, de supposer que j'y suis pour quelque chose... oui... vous allez voir comment... La clef était

dans cette poche... En suivant ce garçon dans l'obscurité, j'ai laissé tomber quelques pièces d'or par mégarde, ce garçon a bien voulu les ramasser, et je penche à croire que la clef aura saisi ce moment pour quitter la poche de Blaise.

FLOLINE.

C'est probable.

RICHELIEU.

N'est-ce pas?... Vous pensez bien que nous l'avons cherchée, cette clef... depuis une demi-heure, j'erre dans les ténèbres du parc, conduit par ce garçon avec sa fourche.. si bien que j'ai l'air d'une âme en peine sous la garde de Pluton.

LA CHANOINESSE, *passé entre Blaise et Richelieu.*

Et vous n'avez rien trouvé? Cela ne me surprend pas; mais je suis heureuse, monsieur, de pouvoir vous rendre votre liberté. Blaise, ouvrez à Monsieur la petite porte du verger. (*Marie fait un mouvement.*)

BLAISE.

Madame, j'y ai bien pensé... mais il y a un sort...

RICHELIEU.

Comme vous le dit Pluton, madame, il y a un sort jeté sur les petites comme sur les grandes portes... Bref, la clef du verger comme celle du parc a disparu, et il est impossible d'en savoir des nouvelles. (*Il montre à Marie la grande clef, Marie en laisse voir une autre plus petite. Ce jeu de scène n'est pas vu des autres personnages.*)

BLAISE.

Bien sûr, madame, il y a de la sorcellerie... aussi bien, la nuit passée, j'ai entendu des trottinements qui...

LA CHANOINESSE, *vivement.*

Vous êtes un maladroit. Sortez, allez continuer vos recherches.

BLAISE.

Je vous assure, madame...

LA CHANOINESSE.

Allons!... sortez...

BLAISE.

J'y vas, madame; je ne demande qu'une chose au Seigneur, c'est de pouvoir mettre la main, c'est-à-dire la fourche sur ces deux brigands de porteurs. (*Comme se parlant à lui-même.*) Et du reste s'ils vont du côté où j'ai entendu les trottinements, ils pourront bien trouver leur affaire sans que je m'en mêle. (*Partant d'un gros rire.*) Ça serait drôle.]

LA CHANOINESSE.

Que voulez-vous dire?

BLAISE.

Rien... rien.... madame, j'y vais... Oh ! ça serait drôle. (*Il sort et ferme la porte du fond.*)

LA CHANOINESSE.

Veillez nous laisser, Marie... Reconduis-la, Florine.

FLORINE, à Richelieu.

Je vois que monseigneur n'a pas oublié son ancien métier, du temps où il s'amüsait à emprunter des manteaux sur le pont Neuf.

RICHELIEU.

Vous savez votre histoire de France, ma toute belle. (*Elle sort à droite avec Marie.*)

SCÈNE V.

LA CHANOINESSE, RICHELIEU.

LA CHANOINESSE s'assied près de la table et montre un siège à Richelieu, qui le prend au fond, et s'assied près d'elle.

J'en suis encore, monseigneur, à apprendre le motif de la visite dont vous avez bien voulu m'honorer.

RICHELIEU, à part.

C'est bien la voix de ce matin. (*Haut.*) Mon Dieu, madame, rien de plus simple... j'ai coutume, quand je reçois une visite, de la rendre.

LA CHANOINESSE, troublée.

Je ne comprends pas, monseigneur.

RICHELIEU.

Oh ! je vous demande bien pardon... (*A part.*) Elle a peur... J'ai barres sur elle... Avançons !... (*Haut.*) Voilà deux ans, madame, que j'ai l'honneur d'être votre serviteur et votre jouet.

LA CHANOINESSE.

Que voulez-vous dire, monseigneur ?

RICHELIEU.

J'entends, madame, que ma correspondante mystérieuse depuis deux ans, ma visiteuse voilée de ce matin et madame la chanoinesse de Reuilly me paraissent être fort parentes entre elles.

LA CHANOINESSE.

Monseigneur, vous seriez généreux de m'épargner la souffrance de cet entretien.

RICHELIEU.

Madame, vous m'avez donné le droit des reproches... Imposer pendant des années à un homme de mon nom une tâche de Géronte, un office de chaperon, mettre sous ma garde ses jeunes amours, me charger d'un personnage de duègne, c'est là une

conduite qui pourrait me faire éclater justement en plaintes amères... Eh bien, non, je ne me plains pas... Je vous l'avoue, cette conduite même, toute perfide qu'elle est, m'a entrepris la fine pointe du cœur... Je ne devrais songer qu'à la vengeance et je ne songe qu'à vous demander merci.

LA CHANOINESSE.

Monsieur de Richelieu... (*A part.*) Que je souffre...

RICHELIEU, *à part.*

Oh! c'est singulier, il me semble connaître cette voix-là de vieux temps. (*Haut.*) Quoi! madame, est-ce donc mon nom qui me nuit dans votre esprit? Mais, madame, les hommes sont ce que vous les faites... Quand M. de Richelieu a le bonheur de rencontrer une femme digne d'un attachement sérieux, il est comme un autre... plus que tout autre... capable de le ressentir. Certes, je ne vous dirai pas que je n'ai jamais aimé... et, au fait, si, je puis vous le dire, je n'ai jamais aimé!

LA CHANOINESSE, *se levant et restant près de la table.*

O mon Dieu! Par pitié pour toutes celles qu'il a trompées, M. de Richelieu devrait retenir de pareilles vérités.

RICHELIEU, *à part, en se levant, avec terreur.*

Par le ciel! cette femme est un de mes vieux péchés... C'est un horrible piège! S'il y a reconnaissance, je suis perdu! (*Haut.*) Madame, dès que je vous offense, dès que je vous afflige, mon devoir n'est pas douteux, et je suis assez galant homme pour le comprendre, malgré sa rigueur. (*A part.*) Gagnons pays. (*Il se dirige doucement vers la porte du fond qu'il ouvre.*)

LA CHANOINESSE, *pendant que Richelieu remonte.*

Chassons cette faiblesse, et vengeons-nous un peu... Monseigneur...

RICHELIEU, *au fond et prêt à sortir.*

Madame...

LA CHANOINESSE.

Vous ne voulez pas, sans doute, me quitter si brusquement?

RICHELIEU.

Quoi! daigneriez-vous me retenir, madame?

LA CHANOINESSE.

Oui, monseigneur..

RICHELIEU, *avec désespoir.*

Elle daigne me retenir! (*Neuf heures heures sonnent à la pendule.*) Neuf heures! l'heure où cette jeune fille doit m'attendre! double catastrophe!

LA CHANOINESSE.

Si je vous ai bien compris, monseigneur, il y a peu d'instant vous me parliez d'amour?

RICHELIEU.

Madame, j'ai commis en effet cette audacieuse imprudence... et je sens que je dois me soustraire par la fuite à la tentation de la renouveler.

LA CHANOINESSE.

Il me semble que ce n'est pas à vous de fixer la limite où vos torts doivent s'arrêter... A moi seule appartient cette délicate appréciation, et il serait peu chevaleresque de m'en ravir le privilège. (*Marie paraît au fond, s'arrête un instant, et disparaît.*)

RICHELIEU, à part.

Marie! (*Haut.*) Madame, en vérité, il faudrait avoir une âme de rocher pour ne pas céder à une aussi flatteuse insistance... Vous le voulez, je reste... je m'installe ici... (*il s'assied à droite*) je n'en bouge plus... vous voulez que je continue de vous offenser par mon audace... je vais continuer... vous voulez que j'aggrave mes torts... je vais les aggraver singulièrement...

LA CHANOINESSE, riant.

Je vous tiens quitte pour la peur... Composons, monsieur le duc... Voulez-vous?

RICHELIEU, se levant.

Est-ce que je ne veux pas tout ce que vous voulez?

LA CHANOINESSE.

Eh bien ! monseigneur, si le hasard vous a livré quelque secret qui me concerne, promettez-moi de le garder. Rendez-moi au repos, à la dignité de ma vie.

RICHELIEU.

Vous avez ma promesse, madame. (*Il va pour sortir.*)

LA CHANOINESSE, l'arrêtant.

Un mot encore, monseigneur... Puis-je espérer que ce jeune homme, cet enfant ne souffrira pas de notre rencontre?

RICHELIEU.

Ce jeune homme, qui n'est pas si enfant que vous voulez bien le dire... nous en ferons ce soir un colonel... Si je pouvais le nommer maréchal de France...

LA CHANOINESSE.

Vous le feriez pour sortir d'ici ?

RICHELIEU.

Non, mais pour mettre sa condition au niveau de son bonheur...

SCÈNE VI.

LA CHANOINESSE, RICHELIEU, FLORINE.

FLORINE, entrant à droite.

Ah ! mille pardons, monsieur le duc, c'est que...

RICHELIEU.

Comment donc, mademoiselle! je vois que vous avez à entretenir madame, et que je suis de trop ici... C'est avec regret sans doute, mais je me retire... Non! non! je me retire, madame... comptez sur moi... Mademoiselle... (*A Florine.*) Merci, mon enfant... Ouf! je l'échappe belle! (*Il sort vivement par le fond.*)

SCENE VII.

LA CHANOINESSE, FLORINE.

FLORINE, très-soucieuse.

Qu'est-ce qu'il a? il paraît bien pressé...

LA CHANOINESSE.

Oui, pressé de me fuir... Il m'a reconnue, je pense... il m'a raillée, humiliée... mais, peu m'importe, il gardera le secret.... J'ai sa parole, et elle est sûre... Mon honneur est sauvé!...

FLORINE, lui prenant les mains avec tristesse.

Ma pauvre Antonia!...

LA CHANOINESSE.

Qu'est-ce donc?... ta main tremble.

FLORINE.

Tu as oublié... le plus dangereux des trois.

LA CHANOINESSE.

M. de Fronsac?

FLORINE.

En revenant de chez Marie, je l'ai rencontré dans le jardin... Tu connais l'homme : c'est la caricature grossière et brutale de son père... un roué de la pire espèce... sans âme... sans générosité... Il est furieux de l'affront que tu lui as valu la nuit passée, et si tu refuses de l'accompagner ce soir au bal... il sait qui tu es maintenant... il est décidé à te perdre.

LA CHANOINESSE.

O Dieu!

FLORINE.

Oui, à te perdre lâchement, et je sais que rien ne l'en empêchera... rien... Aussi, si j'étais homme... Vois-tu, Antonia, j'ai envie de tout dire à René.

LA CHANOINESSE.

Garde-t'en bien, oh! garde-t'en bien! j'aime mieux le dés-honneur!

FLORINE.

Mais, le misérable va venir, l'insulte et la menace sur les lèvres... et (*on entend de gros rire au dehors*), qui vient là?

SCÈNE VIII.

LA CHANOINESSE, BLAISE, FLORINE.

FLORINE, à Blaise qui accourt en riant.

Qu'y a-t-il, Blaise ?

BLAISE.

Mamzelle, il est pincé ! Mort de ma vie, il est pincé !

FLORINE.

De qui parles-tu ?

BLAISE.

D'un des porteurs, donc, le plus aîné, car l'autre est quasiment un marmot.

FLORINE.

Dieu juste !... Il lui est arrivé quelque chose !

BLAISE.

Vous pouvez dire hardiment, mamzelle, qu'il n'est pas dans une position à être bien aise... d'y être... Ah ça, madame, je viens vous demander s'il faut l'en tirer ?

LA CHANOINESSE.

Mais explique-toi, enfin !

BLAISE.

Ah ! madame, c'est qu'il faut vous dire que j'ai encore entendu la nuit dernière dans le verger des petits trottinements...

LA CHANOINESSE.

Oui... je sais cela.

BLAISE.

J'ai cru que c'était des voleurs...

FLORINE.

Après ?

BLAISE.

Et je me suis dit : Il faut que ça ait une fin, ces trottinements-là, et je saurai ce que c'est, oui, et si c'est ci, ou si c'est ça, s'il y a de la sorcellerie, enfin, ou si c'est un homme comme vous et moi. Ah !

LA CHANOINESSE.

Ensuite ?

BLAISE.

Alors, madame, pour reprendre mon fil, voilà que je m'ingénie, et que je me rappelle que j'avais apporté de la campagne un vieux piège à loups, qui pouvait me servir pour...

FLORINE, avec un éclat de joie.

Et il s'est pris au piège ! est-ce possible ?

BLAISE, gravement.

Écoutez, mamzelle, je crois que c'est un hasard ; il y en a qui

diraient, c'est un charme, c'est un sort, c'est ci, c'est ça !... Moi je crois que c'est un hasard ; le fait est qu'il est pincé... En sortant d'ici j'ai entendu : crac... c'était le ressort qui partait... Là-dessus j'ai pris le galop avec ma fourche, et comme mon gaillard me demandait du secours... je lui ai donné sa charge de bois sec, qu'il en aura pour tout l'hiver, allez !... Quand je disais que ça serait drôle !

FLORINE.

Bravo ! vive Blaise ! (*Blaise passe à la gauche de Florine.*)

LA CHANOINESSE.

Grand Dieu ! mais c'est trop ! véritablement cela m'épouvante, Florine... un tel traitement à un homme de sa sorte...

FLORINE.

C'est encore trop peu ; tu ne connais pas le Fronsac !

LA CHANOINESSE.

Oui, mais un duc et pair...

BLAISE.

Un duc et pair... Saint Blaise ! j'ai battu un duc et pair !...

FLORINE.

Je te dis que c'est encore trop peu !

LA CHANOINESSE.

Eh bien, cours Blaise, amène-le ici.

FLORINE.

Silence !... Le voici ; monsieur Château l'aura délivré.

SCÈNE IX.

LA CHANOINESSE, FRONSAC, CHATEAU, FLORINE, BLAISE.

Fronsac s'avance avec un air d'incertitude, Blaise confus se retire dans un coin de la scène. Les deux femmes tiennent d'abord leur sérieux, puis tout à coup Florine part d'un éclat de rire. La Chanoinesse se cache le visage dans son mouchoir : Fronsac, un moment interdit, prend son parti en brave et rit en écho.

FLORINE, riant.

Ah ! ah !

FRONSAC.

Ah ! ah ! Riez donc, Château, riez donc, morbleu, ou je vous passe mon épée au travers du corps !

CHATEAU.

J'en ris de tout mon cœur, monsieur le duc.

FRONSAC, riant.

Ah ! ah ! c'est très-plaisant .. (*A la Chanoinesse.*) Madame... (*Blaise part d'un éclat de rire tardif et isolé.*) Ah ! te voilà, toi !... il paraît qu'on connaît l'histoire.

FLORINE.

Non ! monseigneur, contez-nous-la. (*Elle rit.*)

CHATEAU.

Ah ! ah ! si mademoiselle se fût trouvée prise avec vous, monseigneur, c'était la seconde édition des filets de Vulcain !

FRONSAC.

Vous êtes absurde, Château... Approche un peu, toi, l'homme à la fourche !

CHATEAU.

Approche, approche, coquin ! Voulez-vous ma canne, monseigneur ?

FRONSAC.

Vous êtes absurde, vous dis-je. (*Blaise qui est passé entre lui et Château.*) Quels gages te donne madame chaque année ?

BLAISE.

Trente pistoles, monseigneur.

FRONSAC.

Trente pistoles ! par la peste, je t'en donne le double si tu veux entrer à mon service !

BLAISE.

Et pourquoi faire, monseigneur ?

FRONSAC.

Parbleu, pour vergéter mes habits ! Je vous proteste, mesdames, que le drôle s'y connaît. (*Il lui jette une bourse.*) Voici tes arrhes. Retire-toi.

BLAISE.

Allons, il n'a pas de rancune. (*Il sort.*)

FRONSAC.

Maintenant, mesdames, je vous confesse avec sincérité que je voudrais acheter votre silence, comme je viens d'acheter celui de ce garçon ; mais, sans épigramme comme sans compliment, je ne connais rien au monde qui puisse payer le silence d'une femme... encore moins, hélas ! quelques mots de pardon.

FLORINE.

Quant à moi...

FRONSAC.

Oh ! quant à vous, madame, je sais qu'en vous demandant le silence, je vous demande l'impossible ; mais comme je serais homme à le faire pour vous, j'espère que vous voudrez bien l'essayer pour moi... J'attends la réponse de madame la chanoinesse.

LA CHANOINESSE.

Avant de vous répondre, monseigneur, il faut que je sache ce que vous pensez en ce moment de l'inconnue du bal masqué.

FRONSAC.

Il n'y a qu'un instant, madame, j'aurais juré que c'était vous. Maintenant je suis prêt à soutenir l'épée à la main qu'il n'y a d'autre rapport qu'une égale beauté entre madame la chanoinesse de Reuilly et le domino que j'ai eu le malheur d'offenser.

LA CHANOINESSE.

En ce cas-là, monsieur le duc, je déclare, moi, qu'il n'y avait qu'une ressemblance trompeuse entre monsieur le duc de Fronsac et l'inconnu qui tout à l'heure...

FRONSAC.

Assez, de grâce... Ainsi, madame, silence pour silence : pour vous, discrétion et respect ; pour moi, oubli et pardon : voilà mon traité.

LA CHANOINESSE.

Accepté, monseigneur. (*Elle lui tend la main.*)

FLORINE.

Accepté.

FRONSAC, *baisant la main de la Chanoinesse.*

Ah ! madame, vous me rendez l'oubli bien méritoire. (*A part.*) Je me vengerai. (*Il salue.*) Mesdames... Venez-vous, Château de mon père... Mesdames, votre serviteur respectueux et discret, Fronsac ! (*Il sort.*)

FLORINE.

Eh bien ! monsieur Château, est-ce que vous laissez le fils du héros s'en aller tout seul comme un pleutre ?

CHATEAU.

Non pas ! non pas ! mademoiselle... Mais un mot, de grâce, un seul !

FLORINE.

Quatre, si vous le voulez !

CHATEAU.

Eh bien ! si vous entendez des soupirs dans l'air, daignez-vous dire que Château n'est pas loin... Pourvu qu'elle m'ait compris. (*Il sort en saluant.*)

SCÈNE X.

LA CHANOINESSE, FLORINE.

LA CHANOINESSE.

Sauvée, ma Florine !

FLORINE.

Sauvée... oui, car l'honneur vous répond du maréchal, et l'intérêt nous assure de l'autre. Maintenant nous pouvons songer à notre pauvre guidon qui gèle là dehors !

LA CHANOINESSE.

Mon Dieu ! que je suis tremblante... Tu resteras au moins, Florine. *(Elle s'assied à droite.)*

FLORINE.

Oui, oui. *(Elle ouvre la porte de gauche.)* Venez ça, mon cavalier... Venez ! moi je vais lire. *(Elle prend un livre sur la table.)* Qu'est-ce que c'est?... les cas de conscience!... Bon ! ... je vais chercher le mien !... Entrez... *(René paraît sur la porte.)* D'abord rendez-moi ma pelisse. *(Elle le fait passer devant elle.)* Et maintenant dites à madame la chanoinesse ce que vous avez sur le cœur ! *(Elle s'assied et lit.)*

LA CHANOINESSE.

Parlez, monsieur ! et parlez sans crainte devant ma sœur !

RENÉ, *saluant avec embarras.*

Madame!... Excusez-moi, madame... mais l'émotion... le respect... votre beauté que je n'avais pu soupçonner jusqu'à ce moment... cet accueil sévère!...

LA CHANOINESSE.

Est-il sans raison, monsieur, après le scandale qui vous a introduit chez moi ? Quel accueil voulez-vous que je fasse à un homme qui ne sait ni tenir sa parole ni respecter une femme ?

RENÉ.

Ah ! madame, je vous remercie... En me reprochant si durement ma faute, vous me rendez la force de vous parler comme j'en ai le droit... Avant de quitter cette maison, avant de vous quitter vous-même pour ne jamais vous revoir... j'ai voulu vous dire, madame, que je sais maintenant ce que je vous dois... Depuis plus d'un an vous me trompez par l'apparence d'un intérêt que vous n'avez jamais senti... je sais que vous vous êtes jouée de moi.

FLORINE.

Mauvaise tête !

LA CHANOINESSE.

Je me suis jouée de vous, monsieur René... Est-ce donc lorsque je vous ai tiré du triste isolement où vous viviez à Orléans?... Est-ce quand je vous ai assuré un protecteur puissant ? Est-ce quand j'élevais près de moi, comme ma fille, celle que vous aimiez ?...

RENÉ.

Celle que j'aimais et dont vous me cachiez avec tant de soin la retraite ! celle que vous reteniez si sévèrement derrière ces murs, en lui laissant ignorer jusqu'à mon existence!... Oh ! je ne puis... je n'ose comprendre dans quel but vous avez pris plaisir à prolonger si étrangement ce mystère, cet artifice... Mais maintenant que mes yeux sont ouverts, je dois vous dire

qu'à toutes ces marques d'une bienveillance douteuse, je ne puis répondre, je ne répondrai jamais que par de l'indifférence... sinon de la haine!

LA CHANOINESSE, *émue.*

De la haine!

FLORINE, *à part.*

Ils sont barbares, ces tous jeunes gens!

LA CHANOINESSE, *se levant et allant près de René.*

René! cela est-il vrai?... cela est-il possible? Êtes-vous bien sûr de me haïr?

RENÉ.

Madame!... Eh bien!... non... non... et vous le voyez trop.. je le sens moi-même avec désespoir... C'est un vertige sans nom... c'est un crime... J'aime Marie, mais j'éprouve pour vous en même temps une affection invincible!...

LA CHANOINESSE.

Monsieur!

FLORINE.

Oh! il s'embrouille... bravo!

RENÉ.

C'est de la démente, je le sens; et cependant, du fond de mon cœur, il me semble que je n'offense ni vous ni elle... Que puis-je vous dire, madame? Cette place que tiennent dans la vie des autres hommes les sentiments de l'enfance que je n'ai jamais connus... la tendresse, le respect et toutes les douces religions de la famille... Cette place était vide dans mon cœur... et vous l'avez prise... Je vous aime... hélas!... je vous offenserai si je vous le dis...

FLORINE.

Dites toujours...

LA CHANOINESSE.

Mon Dieu!

RENÉ.

Eh bien! si j'avais eu une mère... non comme celle qui m'a abandonné... mais une mère belle... tendre... respectée, je l'aurais aimée du saint amour que vous m'inspirez... Je serais tombé à ses genoux... Je lui aurais dit: O ma mère, ne soyez pas jalouse... j'aime Marie... mais il y a assez de place là (*frappant sa poitrine*) pour vous et pour elle... et vous aussi, ouvrez votre cœur à vos deux enfants!

LA CHANOINESSE, *tremblante.*

Et cette mère, cette mère, René, savez-vous ce qu'elle vous répondrait?

RENÉ.

Oh! elle me tendrait les bras et me dirait: Aime-la!...

LA CHANOINESSE.

Eh bien !... eh bien... aime-la, et surtout aime-moi. (*Elle lui ouvre les bras.*)

RENÉ.

Madame !... ma mère !... (*Il se précipite dans ses bras.*)

LA CHANOINESSE, l'embrassant.

René, mon enfant. (*Cris au dehors.*) Madame ! madame !...

FLORINE, se levant.

C'est la voix de Louison !...

LA CHANOINESSE.

Mon Dieu ! qu'est-ce donc ?

SCÈNE XI.

FLORINE, RENÉ, LOUISON, LA CHANOINESSE.

LOUISON, accourant tout en désordre par la porte à gauche.

Ah ! madame, quel malheur !... mademoiselle Marie !...

RENÉ.

Marie !

LA CHANOINESSE.

Marie ?... quoi donc ?... parle ?...

LOUISON.

Enlevée, madame, enlevée par ce seigneur qui est venu en votre absence.

RENÉ.

M. de Richelieu !... ah ! perdue ! perdue !

LA CHANOINESSE.

Perdue !... et par lui !... O mon Dieu ! vous ne m'aviez pas encore pardonné. (*Elle tombe sur un fauteuil et tous s'empressent autour d'elle.*)

ACTE IV.

Un salon de Richelieu. — A gauche, premier plan, une croisée sur un jardin. — A droite et à gauche, deuxième plan, une porte. — Au premier plan, à droite, une autre porte. — Porte au fond. — Sur le devant de la scène, à gauche, un canapé. — A droite, un guéridon avec un fauteuil. — Sur le guéridon, un candélabre à trois branches avec bougies allumées. — Près de la croisée, une petite table sur laquelle se trouve un coffret contenant des livres.

SCÈNE I.

RICHELIEU entre en donnant le bras à MARIE, qui est en domino; RÉMY se tient au fond.

RICHELIEU.

Rémy, j'attends cette nuit M. le prince de Moutbar... sitôt qu'il arrivera, prévenez-moi. (*Rémy ferme la porte.*)

MARIE, qui s'est dégagee du bras de Richelieu, est allée s'asseoir sur le canapé.

Quel rêve affreux!...

RICHELIEU.

Mademoiselle, vous le savez, il n'a pas dépendu de moi de vous tenir ma promesse... mais les indices de votre évasion ont assemblé messieurs du guet autour de l'Ermitage... impossible d'y rentrer.

MARIE.

Je le sais, monseigneur, je le sais... je ne vous accuse pas... je ne vous demande qu'un peu de repos... Ma tête est si troublée... il me semble que je vais mourir... O René! René!

RICHELIEU.

Oui, sans doute... cela est fâcheux!... l'avoir vu de vos propres yeux suspendu au bras de son inconnue, lui serrant les mains... l'avoir surpris en flagrant délit de trahison!... Mais voilà le monde, mademoiselle; heureuse encore, croyez-moi, la femme qui, en perdant un amant, retrouve un ami.

MARIE.

Monseigneur...

RICHELIEU.

Et tenez, mademoiselle Marie, vous m'avez dit ce matin, à propos de votre amour, des choses qui faisaient sourire mon expérience... J'ai respecté vos jeunes... vos brillantes chimères... j'aurais craint de ternir d'un souffle ce miroir charmant où vous preniez votre image pour celle de la vie... j'ai laissé faire au temps, son œuvre a été prompte et cruelle... vous savez maintenant comme moi-même ce que valent les mots sincérité et bonheur.

MARIE.

Monsieur le duc!...

RICHELIEU.

Vous connaissez le monde, vous venez de le voir dans ce bal masqué... Les masques, voilà pour la sincérité... et pour le bonheur, du plaisir... le monde n'a rien de plus à vous donner, en échange de vos rêves... Croyez-moi, cependant, ne le boudez pas, prenez de bonne grâce son aumône toute légère qu'elle est.

MARIE.

Je vous écoute, monseigneur... mais j'ai peine à comprendre...

RICHELIEU, il passe derrière le canapé, et vient s'asseoir à la droite de Marie.

Ce qu'il y a dans le monde, Marie, ce ne sont pas de longues amours... de fidèles serments... que sais-je... les douces éternités dont vous vous berciez... non... Ce qu'il y a, ce sont de

rapides instants... éternels pour le souvenir seul, où tout s'oublie dans un sourire ou dans une larme sans raison, où la vie devient de l'ivresse et se fait pardonner; ce qu'il y a, Marie, ce sont des heures comme celle-ci, des heures inquiètes et joyeuses, où loin de la foule, loin de la terre, une belle main tremble... dans une main tremblante.

MARIE, *se levant.*

De grâce, monseigneur...

RICHELIEU.

Enfant! je refusais de vous conduire à ce bal! Ce bal, je savais qu'il ferait deux malheureux, qu'il vous apprendrait la vie, à vous, et qu'il m'apprendrait un amour inconnu... Vous l'avez voulu! Eh bien! maintenant... (*Il se lève. On entend du bruit dans la chambre du premier plan à droite.*)

MARIE.

Du bruit dans cette chambre...

RICHELIEU, *regardant du côté de la porte où est venu le bruit.*

Non, non... cette maison tout entière est à vous seule... (*il passe au milieu de la scène*) à vous seule... Soyez-y sans crainte...

SCÈNE II.

MARIE, RICHELIEU, FLORINE.

FLORINE, *paraissant tout à coup sur la porte à droite.*

Continuez, monsieur le duc... C'est édifiant!

RICHELIEU.

Florine!... Que venez-vous faire ici, mademoiselle?

FLORINE, *en passant devant lui.*

Sauver cette enfant, monseigneur... (*A Marie.*) Veuillez entrer là, mademoiselle Marie, pendant que je donnerai à monsieur le duc l'explication qu'il a droit d'attendre... (*Elle conduit Marie à la porte à gauche. Après avoir fermé la porte, elle regarde Richelieu.*)

RICHELIEU, *sérieux.*

Et maintenant, mademoiselle Florine...

FLORINE, *sérieusement.*

Chut!... (*Elle va écouter à la porte de Marie un instant; puis, se retournant vers Richelieu en éclatant de rire.*) Ah! ah! qu'en dites-vous, monseigneur?

RICHELIEU.

Je dis, mademoiselle...

FLORINE.

Ah! ne faites donc pas le fâché, monseigneur; vous mourez d'envie de rire.

RICHÉLIEU.

Nullement... Je...

FLORINE.

Si fait!... vous mourez d'envie de rire... Ah! ah! intérieurement!... ne vous bridez donc pas, monseigneur!... ah! ah!

RICHÉLIEU, *se laissant aller à rire.*

Eh bien! soit... rions-en... ah! ah! mais va-t'en...

FLORINE.

Votre servante, monseigneur.

RICHÉLIEU.

Non, ma parole d'honneur... Va-t'en!

FLORINE.

Ma parole d'honneur, non!

RICHÉLIEU.

Eh bien, morbleu... reste! Renvoyons la nièce à Château, et emménageons, nous autres.

FLORINE.

A quoi bon?

RICHÉLIEU.

Mais pour nous récompenser de la tapdresse que nous avons l'un pour l'autre... Vous ne me ferez pas croire, ma belle, que vous soyez venue ici uniquement dans l'intérêt de cette petite... Et puis il faut avoir de la probité, que diable!... Tu abuses des secrètes entrées que je te livrai en toute innocence pour l'introduire chez moi nuitamment... Tu effarouches les gens, tu les décourages, tu veux que j'en rie au lieu de me fâcher... Je ris... très-bien... mais pour faire une fin, ma charmaite, je vous dis très-sérieusement que je ne renvoie pas ma captive sans vous retenir en otage... et que sinon, non... Ainsi donc bonsoir... ou merci, choisissez; je vous donne une minute.

ARMY, *annonçant du fond.*

Monsieur le prince de Montbar est là, monseigneur, message du roi.

RICHÉLIEU.

Je suis à lui... Votre dernier mot, mademoiselle? Faut-il vous reconduire?

FLORINE.

Ah! la minute n'est pas écoulée...

RICHÉLIEU.

Vous trichez... mais soit!... je suis beau joueur; je vous laisse... Mais votre parole que je vous retrouverai ici, vous ou elle.

FLORINE.

Vous avez ma parole, monseigneur.

RICHELIEU.

Mille grâces... Je ne fais que bâcler un ministère avec le prince et je reviens.

FLORINE, *à part.*

Rien encore... gagnons du temps... Pardon, monseigneur, un ministère, dites-vous, est-ce que celui de monsieur de Meaupou est tombé ?

RICHELIEU.

Cela t'intéresse !... Mais oui... monsieur de Meaupou dort cette nuit son dernier sommeil de ministre... Dame ! ce n'est pas le sommeil du juste.

FLORINE.

Je vous croyais l'ami de monsieur de Meaupou, monseigneur ?

RICHELIEU.

Du tout, nous sommes brouillés... mortellement.

FLORINE.

Pardon, monseigneur ! qu'est-ce qu'il vous a donc fait ?

RICHELIEU.

Ce qu'il m'a fait... il tombe.

FLORINE, *à part.*

Un moment est précieux. (*Haut.*) Et c'est le prince de Montbar qui prend le ministère à sa place ?

RICHELIEU.

Oui, oui. (*À part.*) Qu'est-ce qu'elle a donc à politiquer ?

FLORINE.

Et pourquoi ne le prenez-vous pas vous-même, monseigneur ?

RICHELIEU.

Oh ! je vais te dire... C'est que j'aime mieux être l'ami de tous les ministres, que le ministre de tous mes amis. (*Se retournant vers la porte.*) J'ai votre parole... je vais donner une heure aux soins de mon empire, et... (*Il sort.*)

SCÈNE III.

FLORINE, puis MARIE, puis RENÉ.

FLORINE, *seule.*

Vieux diable ! (*Prêtant l'oreille.*) Oh ! cette fois, j'ai bien entendu... c'est une voiture ! ce sont eux ! (*Elle court à la fenêtre.*) Oui, c'est René ! Pst... pst... vite, par la grille du jardin.. Venez, (*elle jette une clef et court à la porte de gauche qu'elle ouvre*), mademoiselle Marie, venez : c'est une amie, venez...

MARIE.

Ah ! madame, emmenez-moi d'ici !

FLORINE.

C'est ce que je ne puis faire moi-même, ma chère enfant; mais un autre va s'en charger.

MARIE.

Un autre! (*René entre du fond.*) René!

RENÉ.

Marie! dans cette maison! C'était donc vrai!

FLORINE.

Nous n'avons pas le temps de nous étonner... Emmenez-la vite, monsieur René.

RENÉ.

De quel droit ferais-je violence à la volonté de mademoiselle? elle est venue ici de son plein gré, il y aurait cruauté à l'en arracher malgré elle.

FLORINE.

De grâce!

MARIE.

Vous avez raison, monsieur René! laissez-moi, abandonnez-moi; mon cœur avait besoin d'une grande douleur pour se pardonner, c'est vous qui me l'apportez; merci, et adieu.

FLORINE.

Au nom du ciel! vous nous ferez surprendre!

RENÉ.

Marie, vous êtes sans pitié; vous me voyez accablé par une apparence horrible... Je ne demande qu'un mot de vous pour croire que mes yeux me trompent, et ce mot vous me le refusez.

FLORINE.

Mais vous vous perdez tous les deux!

CHATEAU, *en dehors.*

C'est impossible, monsieur le duc.

MARIE.

Mon oncle! mon Dieu!...

FLORINE.

Là!... nous voilà bien! Cachez-vous vite! (*Elle la pousse dans sa chambre à gauche.*)

SCENE IV.

RENÉ, FLORINE devant la porte, FRONSAC, CHATEAU.

FRONSAC, *en entrant.*

Tenez! que vous disais-je?... Elle est là! j'ai vu le coin de son domino! Je les ai suivis, vous dis-je!... Ah! ah! pour cette fois, mademoiselle Florine, nous la tenons, votre discrète amie!...

CHATEAU.

Monsieur le duc, encore un coup, c'est impossible!... jamais je ne croirai que madame la chanoinesse, une sainte femme... un esprit si supérieur...

FRONSAC.

Chansons!... je veux vous convaincre!... Otez-vous, ma déesse, que j'ouvre les yeux à cet incrédule!...

FLORINE.

Monsieur le duc plaisante sans doute?

FRONSAC.

Nullement!... j'ai plus d'une revanche à prendre contre cette dame-là... Je ne lui dirai pas un mot... seulement je veux la voir et qu'on la voie.

CHATEAU.

J'ai l'honneur de vous certifier, monsieur le duc...

FRONSAC.

Est-ce que je souffrirai qu'un ami, à moi, comme est monsieur Château, soit la dupe d'une hypocrite... Qu'il confie sa nièce plus longtemps aux soins d'une intrigante! Haha! qu'on se débarrasse!

RENÉ, se mettant devant Florine.

J'affirme à monsieur le duc de Fronsac qu'il se trompe, et que la personne qui est là n'est pas madame la chanoinesse.

FRONSAC.

Vous me permettrez, monsieur, de ne pas vous croire sur parole... Débarrassez-moi le chemin, s'il vous plaît...

RENÉ.

Excusez, monsieur le duc, je ne puis...

FRONSAC.

Monsieur le guidon, vous prenez l'habitude d'en user cavalièrement avec l'honneur des femmes.

RENÉ.

Mordieu!... monsieur!

CHATEAU.

Monseigneur, ce jeune homme semble avoir en quelque sorte raison.

FLORINE.

Monsieur le duc, au nom du ciel!...

FRONSAC.

Faites-moi place, monsieur!

RENÉ.

Monsieur le duc de Richelieu, votre père, a défendu un poste d'honneur contre un prince du sang royal! je défendrai le mien contre monsieur de Fronsac!

FRONSAC.

Et moi je vous traiterai comme un faquin de valet que vous êtes. (*Il lève sa canne sur René qui porte la main à son épée. Richelieu paraît au fond.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, RICHELIEU.

RICHELIEU.

Qu'est-ce que c'est? (*Moment de silence. Il descend la scène avec dignité.*)

FRONSAC.

Peu de chose, monsieur... je châtais ce garçon qui s'oubliait...

FLORINE.

Qui protégeait une femme menacée!

RICHELIEU.

Silence!... Monsieur Château, (*Château passe près de lui.*) mademoiselle Florine... veuillez vous retirer... (*A Remy qui est au fond.*) Remy, reconduisez... (*Château et Florine sortent. Remy ferme la porte.*)

SCÈNE VI.

RENÉ, RICHELIEU, FRONSAC.

RENÉ.

Monseigneur, grâce, à vous, je suis officier de l'armée : si ce titre qui m'impose le devoir de garder l'honneur de mon pays, ne me donne pas le droit de garder le mien, je vous le remets humblement .. Le valet de M. de Fronsac ne peut être un digne serviteur du roi de France.

RICHELIEU.

Il est vrai, j'accepte votre démission si vous acceptez l'affront.

RENÉ.

Oh! merci, monseigneur! (*A Fronsac.*) Monsieur le duc... j'ai l'honneur de vous demander satisfaction de l'indigne outrage que vous m'avez fait.

FRONSAC.

Comment vous nommez-vous, mon ami?

RICHELIEU.

Eh! monsieur, il vient de vous le dire... il se nomme comme vous et comme moi... Un officier de l'armée...

FRONSAC, avec mépris.

Un guidon, je crois?

RICHELIEU.

Si c'est le grade qui vous importe, monsieur, tranquillisez-vous, ce jeune homme est dès à présent colonel... Monsieur de Montbar vient de m'en accorder le brevet pour lui.

RENÉ.

Monseigneur !

FRONSAC.

Voilà qui va fort bien, monsieur ; mais s'il vous prend fantaisie de donner à un étranger un tel pied dans votre maison, il ne me plaît pas d'oublier ce que je dois à mon rang, monsieur... Je n'ai pas lu M. Rousseau... je ne suis pas académicien, je ne suis pas philosophe... mais je suis gentilhomme, et je sais porter mon nom !

RICHELIEU.

Portez-le donc, et ne le traînez pas !

FRONSAC.

Monsieur !

RICHELIEU.

Si votre naissance ne vous élève au-dessus des autres que pour mieux donner en spectacle votre indignité... cachez votre naissance au lieu de vous en vanter ! Otez-vous de la lumière si, au lieu de vous illustrer, elle ne fait que vous trahir !

FRONSAC.

J'avoue que cette leçon de morale, dans la bouche de monsieur de Richelieu...

RICHELIEU.

Je suis las, monsieur... Voilà trop longtemps qu'en me parodiant, vous et vos amis, vous déshonorez la copie et le modèle!... Certes, j'ai été de mon temps ; mais si nous n'étions pas les meilleurs, nous étions toujours les plus braves ! Nous savions que le nom de famille vent aussi son baptême, et nous allions faire reconnaître la pureté de notre sang au soleil du champ de bataille!... En sortant d'une orgie, nous courions à Fontenoy... et la France nous pardonnait... Elle disait : Ce sont de mauvaises têtes... mais ils ont du cœur... ce sont mes enfants !

FRONSAC.

Les ennemis de la noblesse vont être ravis de savoir que monsieur le duc de Richelieu est passé dans leurs rangs.

RICHELIEU.

Les ennemis de la noblesse, monsieur, sont les gentilshommes qui font de ce nom un nom suspect, placé entre la haine et la risée publique... Qui au lieu de dire comme autrefois : noblesse oblige ; disent : noblesse absout... Qui se cachent derrière leurs titres, oisifs dangeureux, malfauteurs privilégiés, larrons impunis... Vous voulez ressusciter le respect... Croyez-vous donc qu'on vous respectera plus, à mesure qu'on vous estimera moins?... Ne craignez-vous pas qu'au jour du danger, ce peuple de France que vous faites douter même de votre courage, ne

vous dire : Donnez-moi votre épée que je me défende moi-même !... Et une fois qu'il vous l'aura prise... il ne vous la rendra pas... et il fera bien... Encore une fois, monsieur, refusez-vous satisfaction à ce jeune homme ?

FRONSAC.

Je refuse...

RICHELIEU, *à part, avec douleur.*

Mon fils !... (*Haut.*) Eh bien, monsieur René, on vous a volé votre honneur dans ma maison... j'en suis comptable... je vous le rendrai... je me battraï avec vous...

RENÉ.

Monseigneur !

RICHELIEU.

La tache qu'il fait à mon nom, je l'effacerai de ma main... (*À Fronsac.*) Sortez, monsieur !

FRONSAC.

Monsieur... vous êtes mon père...

RICHELIEU.

Oui, et pardieu, cela est heureux pour vous ! (*Fronsac sort.*)

SCÈNE VII.

RENÉ, RICHELIEU, puis MARIE.

RICHELIEU.

Vous avez entendu, monsieur René, je suis à vos ordres.

RENÉ.

Monseigneur, j'éprouve une reconnaissance profonde de la grâce que vous voulez bien me faire... mais je ne puis accepter.

RICHELIEU.

Quel est ce scrupule ?... Est-ce mon âge qui vous gêne ?... Mais je puis vous assurer que je suis encore homme à vous faire voir du pays.

RENÉ.

La lutte n'en serait pas moins inégale, monseigneur ; je n'aurais pas le courage de me défendre contre mon bienfaiteur... L'honneur de votre proposition me suffit...

RICHELIEU, *en allant s'asseoir à droite.*

À votre guise, monsieur...

MARIE, *entr'ouvrant la porte avec précaution.*

Je n'entends plus rien !... Ah ! (*Elle se retire.*)

RICHELIEU.

Mais, tenez mon enfant... je me sens pour vous une véritable amitié..... et, si je ne puis vous la prouver par un coup d'épée..... je vous la prouverai du moins par un bon conseil... Vous êtes

à l'âge où il est permis d'être dupe... mais il faut l'être le moins longtemps possible.

RENÉ.

Je ne puis comprendre, monseigneur.

RICHELIEU.

Vous aimez une certaine chanoinesse ?

MANIE, derrière la portière.

Mon Dieu !

RENÉ.

Monseigneur !

RICHELIEU.

Vous l'aimez ?... Allons ! il n'y a point de mal... le mal, c'est qu'elle se donne à vous pour une vertu... pour un trésor de pureté... et que vous la croyez...

RENÉ.

Monseigneur... n'en parlons pas davantage, je vous prie ; je n'aime pas cette dame, comme vous le pensez du moins, et...

RICHELIEU.

Vous ne l'aimez pas ?... c'est ce que nous allons voir... Ayez la bonté de me prendre dans ce coffret... là, à droite... un grand livre en maroquin rouge... c'est cela... donnez-le-moi... c'est une collection de dessins, de pastels, de portraits de femmes... mes archives galantes enfin... (*Feuilletant le livre.*) Je pourrais vous les montrer sans indiscretion... elles sont pour la plupart méconnaissables... gracieux sourires, dont le temps a fait des rides... C'est à peine si je m'y retrouve moi-même... Et tenez, par exemple, en voici une... Qu'est-ce que c'est que ce visage-là ?... c'est une méprise... jamais ! si donc ! ah ! pardon... (*A demi-voix à lui-même.*) C'est madame de Richelieu... Comme vous pouvez le croire, mon ami, à cette exception près, ou du moins j'aime à le penser... c'est là un musée de pécheresses... de Madeines... moins le repentir. Tenez ! en voici une dont le visage n'a pas trop changé... la reconnaissez-vous ?

RENÉ.

Grand Dieu !

RICHELIEU.

Vous voyez bien que vous l'aimez !...

RENÉ.

Elle !... c'est impossible !...

RICHELIEU.

Quand je vous le dis.

RENÉ.

Monseigneur, je ne vous crois pas.

RICHELIEU, *sévérement.*

Ah ! monsieur, vous l'aimez trop !

RENÉ.

Monseigneur, vous m'le disiez tout à l'heure, c'est à peine si les noms dont ce livre atteste la honte sont demeurés présents à votre mémoire, bien des années se sont écoulées... Vous avez pu oublier, monseigneur... dites-moi seulement qu'il est possible que vous vous trompiez... qu'une erreur ou une vengeance a pu glisser ce portrait parmi les autres...

RICHELIEU.

Il n'y a ni erreur ni vengeance, monsieur, et ce souvenir du moins est précis... cette femme est ici à sa place.

RENÉ.

Eh bien, non, monseigneur, non... malgré votre souvenir, non... malgré votre parole, il n'y a qu'une méprise injurieuse qui ait pu afficher ce portrait dans cette galerie du déshonneur.

RICHELIEU.

Monsieur, vous comptez trop sur l'excuse de votre âge, quand vous oubliez toute gratitude et tout respect... pour une intrigue de bal masqué... pour un amour banal... pour je ne sais quelle aventure.

RENÉ.

Je perdrais en effet tout respect et toute reconnaissance, monseigneur, si à celui qui traite ainsi cette femme, je ne répondais, quel que soit son nom, qu'il en a menti. *(Il descend au milieu de la scène.)*

RICHELIEU *pose son album sur le guéridon et se lève.*

J'espère, monsieur, qu'en disant ce mot-là, vous avez mis de côté vos scrupules de tout à l'heure.

RENÉ.

Oui, je défendrai son honneur, même contre vous, monseigneur.

RICHELIEU.

C'est bien... ainsi vous êtes prêt ?

RENÉ.

Demain... où vous voudrez... à l'heure qu'il vous plaira.

RICHELIEU.

Demain, non... je suis président du tribunal du point d'honneur, et je ne puis guère, en cette qualité, aller ferrailer en plein jour par les rues. Mais j'ai prévu dès longtemps ces occasions-là... J'ai fait accommoder dans mon jardin une terrasse fort convenable... Allez m'y attendre dans dix minutes...

RENÉ.

Je vous obéis, monseigneur. Mais promettez-moi que d'ici là,

vous respecterez cette chambre. (*Il montre à gauche la chambre où est Marie.*)

RICHELIEU.

Eh ! monsieur, voilà qui touche à la folie... sinon à l'impudence... au moment où vous allez vous battre pour une autre.

RENÉ.

Vous ne voudriez pas, monseigneur, abuser de l'imprudence d'un enfant... La jeune fille qui est là ne vous aime pas... ne peut vous aimer.

MARIE, s'élançant sur le théâtre.

Vous vous trompez, monsieur René. (*René pousse un cri... Richelieu fait un geste comme pour dire : Vous voyez... et montre la porte à René, qui sort désespéré.*)

ACTE V.

Le jardin de l'hôtel Richelieu. — Arbres, statues. — A gauche, un pavillon à la porte duquel on accède par un escalier de cinq ou six marches. Il fait nuit.

SCÈNE I.

CHATEAU, FLORINE, du fond à gauche. (*Florine amène mystérieusement Château par la main.*)

CHATEAU, à part.

Sa main tremble... Ce mystère, cette émotion... quel espoir !

FLORINE.

S'il y a un peu de sincérité au fond de vos protestations, monsieur, le moment est venu de me le prouver.

CHATEAU.

De grâce, mademoiselle, parlez !

FLORINE.

Un seul mot vous dira tout. Monsieur de Fronsac a refusé de se battre avec monsieur René, et le maréchal a offert à monsieur René de lui en rendre raison.

CHATEAU.

Je le reconnais bien là. En ce cas, mademoiselle, ce pauvre jeune homme peut bien se regarder comme mort; mais du moins sa fin sera glorieuse.

FLORINE.

Taisez-vous ! vous ne pouvez savoir combien la pensée de ce malheur est horrible ! Monsieur, il faut empêcher ce combat.

CHATEAU.

L'existence de ce jeune homme vous est donc bien précieuse ?

FLORINE.

Ne m'interrogez pas, je vous supplie : sachez seulement qu'il n'y a dans mon intérêt pour monsieur René rien qui puisse vous alarmer ; mais sachez aussi que ma vie à moi, la vie d'une autre personne que vous respectez, de madame la chanoinesse, serait à jamais troublée et perdue si ce duel avait lieu...

CHATEAU.

Et comment madame la chanoinesse...

FLORINE.

De grâce, croyez-moi, et ne me demandez rien ; écoutez... Madame la chanoinesse est devant la porte de l'hôtel, dans une voiture ; elle a appris comme moi l'affreuse nouvelle ; elle voulait rentrer avec moi, se jeter aux pieds du maréchal, et arrêter la querelle à tout prix... Mais déjà des ordres étaient donnés et l'entrée interdite... Impossible de faire passer même un billet... Larmes, prières, rien n'a pu vaincre cette consigne.

CHATEAU.

Mais pour se battre, il faut qu'il sorte de l'hôtel...

FLORINE.

Aussi sommes-nous résolues de rester jusqu'au jour devant la porte. Mais ils pouvaient sortir par ce pavillon et par le jardin... heureusement j'en avais conservé la clef.

CHATEAU.

Et vous voulez que je veille...

FLORINE.

Je vous en prie... Si vous apercevez monsieur René, tâchez de nous l'amener ; sinon, accourez du moins nous prévenir... Monsieur, me le promettez-vous ?

CHATEAU.

Je vous le jure, mademoiselle ; mais daignez m'expliquer...

FLORINE.

Je ne le puis : je vous le répète seulement, ce duel serait un crime, dont monsieur René ne serait pas la seule victime ; il briserait en même temps et à jamais ma vie, celle de madame la chanoinesse ; et s'il vous faut quelque chose de plus, celle de votre nièce !

CHATEAU.

De ma nièce ? Mais, comment ? à quel titre ma nièce...

FLORINE.

Je ne puis rien vous dire de plus ; mais sur ma vie, c'est la vérité.

CHATEAU.

Au nom du ciel !...

FLORINE.

Pour elle, pour moi, pour vous-même, veillez. Je cours la rejoindre ; adieu. *(Elle s'éloigne par le fond à gauche.)*

CHATEAU.

Mais, mademoiselle !... *(Il redescend la scène.)*

SCÈNE II.

RENÉ, CHATEAU.

CHATEAU, d'abord seul.

Ma nièce là. Comment diable, ma nièce qui dort paisiblement à l'heure qu'il est dans l'Ermitage de l'Arse... Ma tête s'y perd !... Quelqu'un !... C'est lui ! *(Il remonte et appelle.)* Mademoiselle, le voici.

RENÉ, sortant du pavillon.

Paix, monsieur, paix donc ! Que faites-vous là ?

CHATEAU.

Je vous attendais... mademoiselle !... Elle ne m'entend pas !

RENÉ.

Silence ! Qui appelez-vous ?

CHATEAU.

Mademoiselle Florine !... elle est là, devant l'hôtel avec madame la chanoinesse... Suivez-moi.

RENÉ.

Monsieur, veuillez me laisser... le service du maréchal me retient ici.

CHATEAU.

Le service du maréchal ? Croyez-vous que j'ignore le dessein qui vous amène ?

RENÉ.

Si vous ne l'ignorez pas, monsieur, vous devez savoir que je désire être seul.

CHATEAU.

Mais, monsieur, ce duel ne peut avoir lieu ! ce serait un crime !

RENÉ.

Un crime !

CHATEAU.

Un crime, oui, qui vous perdrait, vous, elle, ma nièce, moi-même ; pourquoi ? je n'en sais rien ; mais elles vous l'expliqueront... Venez.

RENÉ.

Monsieur, cette ruse est inutile, retirez-vous. Vous ne faites pas ici l'office d'un galant homme.

CHATEAU.

Je tiens le serment que j'ai fait, monsieur ; si vous refusez de me suivre, je cours et je les ramène.

RENÉ.

A mon tour, monsieur, je vous supplie... ne me déshonorez pas.

CHATEAU.

Je vous dis, monsieur, que j'ai promis, que j'ai juré, que je serais comptable de tous les malheurs qui pourraient suivre, et je vais de ce pas... Grand Dieu ! c'est le maréchal ! *(La porte du pavillon s'ouvre... le maréchal paraît sur la première marche, précédé de deux laquais portant des flambeaux et suivi de deux autres.)*

SCENE III.

RICHELIEU, sur le perron, RENÉ, CHATEAU.

RICHELIEU, grave.

Monsieur Château ? Souffrez, monsieur, que je trouve singulière la visite furtive dont vous m'honorez ! *(Il descend l'escalier, prend le milieu du théâtre, les laquais restent sur les marches, Remy descend et reste au fond.)*

CHATEAU.

Daignez m'excuser, monsieur le maréchal...

RICHELIEU.

Je desire être chez moi, monsieur, quand il me plait.

CHATEAU, il remonte pour sortir à gauche.

Je me retire, monseigneur... Courons les avertir...

RENÉ, remonte et arrête Château du geste.

Au nom du ciel, monseigneur, retenez-le... il me parlait de deux personnes, de deux femmes, qui attendent là, dehors... Ne permettez pas qu'il aille leur jeter l'effroi, le désespoir dans l'âme...

RICHELIEU.

Des femmes ? je comprends... *(Aux quatre laquais.)* Descendez, vous autres, et placez vous là. *(Il les met au fond du théâtre. A Remy.)* Va, Rémy, ferme la grille, ne laisse entrer personne sous aucun prétexte, ou je te chasse. *(Remy s'éloigne à gauche.)* Quant à vous, monsieur Château, vous allez nous servir de émoi...

CHATEAU.

Moi, qui avais juré d'empêcher ce duel! Non, monseigneur, ne l'exigez pas! je n'aurais pas ce courage.

RICHELIEU, aux valets.

Eclairez-nous! (*Les valets descendent de quelques pas.*) Mieux on y verra et plus ce sera vite fini!

CHATEAU.

Vite fini!

RICHELIEU, regardant à gauche.

Ah! voilà la grille fermée; nous sommes sûrs maintenant de n'être pas dérangés... Quand le roi lui-même frapperait à ma porte, il attendrait, pardieu, que la chose fût faite... Monsieur René, ôtez votre habit, s'il vous gêne; j'ai coutume de garder le mien. (*Il se met en place, ôte son chapeau et le jette à terre.*) J'ai l'honneur de vous saluer, monsieur.

RENÉ, l'imitant.

Monseigneur, je vous remercie de la faveur que vous me faites.

CHATEAU, à part.

Il le remercie!

RICHELIEU, à René.

Etes-vous prêt, monsieur?

RENÉ.

Je suis prêt, monseigneur.

CHATEAU, au milieu, s'approchant de René.

Monsieur René, c'est votre bienfaiteur.

RICHELIEU.

Silence, monsieur Château; vous ignorez-même de quoi il s'agit... c'est moi qui suis l'offensé.

CHATEAU.

Monseigneur, c'est un enfant!

RICHELIEU.

Quand on reconnaît un bienfait par un outrageant démenti, on n'est plus un enfant, on est un homme, car on est un ingrat.

RENÉ.

Promettez-moi donc, monseigneur, que vous allez me traiter en homme!

RICHELIEU.

Monsieur, je ne touche pas une épée pour lui faire affront; ne craignez pas d'injurieux ménagements; vous êtes à cette heure mon ennemi, votre vie ne m'est plus rien, mais votre honneur m'est toujours sacré... soyez tranquille.

RENÉ.

Merci encore une fois, monseigneur ; frappez-moi au cœur, si vous le pouvez, mais pas au visage !

RICHELIEU.

A vos souhaits, monsieur. (*A part.*) Il avait de l'âme cet enfant. (*Il salue de l'épée.*)

RENÉ, *à part.*

O chère épée que je tiens d'elle !... défends-la bien ! (*Ils se mettent en garde.*)

RICHELIEU, *pendant qu'ils se battent.*

Vous vous engagez fort ; c'est égal vous jouez agréablement... il faut dire aussi que vous avez là une jolie brette... La coquille est ciselée à l'italienne, ce me semble ?

RENÉ.

Vous tenez mal, votre promesse, monseigneur, vous me ménagez !

RICHELIEU.

Du tout, et la preuve... Ma foi ! vous en teniez, mais le pied m'a glissé !... Ah ! voilà qui devient sérieux... Ah ça, mais... mais éclairez donc. (*Les laquais font un pas.*) Quelle étrange épée a-t-il là ?... il y a un chiffre, une devise... quoi ?... Par le ciel, arrêtez, monsieur !

RENÉ.

Défendez-vous, monsieur le duc ! (*Il redouble d'efforts.*)

RICHELIEU, *avec une énergie croissante.*

Où avez-vous pris cette épée ?... Assez, assez, vous dis-je ! montrez-moi votre épée ! arrêtez !

RENÉ.

Non !... non !...

RICHELIEU.

Je vous l'ordonne !... je vous en prie ! Ah ! vous ne voulez pas me la montrer ! Eh bien. (*Il le désarme, René haletant et confus demeure immobile.*) Château, donnez-moi cette épée. (*Château la donne à Richelieu.*)

RICHELIEU, *examinant l'épée avec émotion.*

Je ne me trompais pas !... mon chiffre !... Cette devise italienne ! Monsieur René, où avez-vous acheté cette épée ?

RENÉ.

Cette arme n'est point achetée, monseigneur... Après m'en être si mal servi, je rougis d'avouer que c'est un présent de ma mère.

RICHELIEU.

De votre mère ? (*A part.*) De sa mère !... c'était sa mère.

RENÉ.

Ne pouvant me donner le nom de mon père, elle m'avait au moins confié son épée. (*Avec amertume.*) Hélas! c'était encore plus que je n'en pouvais porter. (*Il cache sa tête dans ses mains.*)

RICHELIEU, le regardant avec intérêt.

Pauvre enfant! il croit que c'est lui qui est vaincu!... (*Haut.*) Monsieur Château, courez; allez tous, qu'on lui ouvre!... dites à ces dames que je les prie de venir à l'instant.

CHATEAU.

J'y vais, monseigneur. (*Il sort par la gauche précédé de deux valets.*)

SCÈNE IV.

RENÉ, RICHELIEU.

RICHELIEU, à part.

Allons, celui-là me console de l'autre. (*Haut, lui présentant l'épée.*) Monsieur René, reprenez votre héritage de famille; (*René la repousse*) vous vous en êtes servi noblement.

RENÉ.

Non, monseigneur, non, votre générosité ne peut m'avougler...

RICHELIEU.

Vous ne me croyez pas?... Eh bien! cette épée que vous dédaignez, je la prends, moi, (*il tire sa propre épée, met celle de René à la place, et lui présentant l'autre*) et je vous prie d'accepter la soubasse. Me croyez-vous, maintenant?

RENÉ, ému jusqu'aux larmes.

Oh! monseigneur! je vous crois!... je vous crois... je... Excusez-moi, monseigneur... je ne puis parler.

RICHELIEU.

Je ne vous demande pas de parler, non plus, René, je vous demande... c'est l'usage quand on s'est battu... je vous demande de m'embrasser.

RENÉ, saisissant la main du duc.

Oh! monseigneur!

RICHELIEU, l'attirant sur sa poitrine.

Plus près! que je sente battre ce jeune cœur, puisque vous en avez un. (*La Chanoinesse entre, les voit embrassés.*)

SCÈNE V.

RENÉ, LA CHANOINESSE, RICHELIEU, les Laquais au fond.

LA CHANOINESSE, poussant un cri de joie.

Mon Dieu! merci! (*René et Richelieu vont au-devant d'elle.*)

RENÉ, *baisant la main de la Chamoinesse.*

Madame...

RICHELIEU, *baisant l'autre main.*

Madame... (*bas.*) que ne le disiez-vous plus tôt?... Ainsi donc...

LA CHAMOINESSE, *bas.*

Je vous avais dit, monseigneur : Laissez-moi votre épée... si c'était un fils!

RICHELIEU, *de même.*

Et c'était un fils... (*Il passe près de René et lui touche l'épaule avec affection.*) Joli cavalier, ma foi! (*A la Chamoinesse.*) Mon compliment!... Chut!...

RENÉ, *à part.*

Mais que signifie?... (*M. Château, Florine et Marie sortent du pavillon.*)

MARIE, *en descendant accompagnée de Florine.*

De grâce, mon oncle...

CHATEAU, *descendant derrière eux.*

Silence, mademoiselle!

RICHELIEU.

Eh! voilà Château qui nous arrive sombre comme un Dieu inférieur...

CHATEAU.

Vous avouerez, monseigneur, que la trouvaille que je viens de faire dans votre chambre n'est pas de nature à égayer un oncle.

RICHELIEU, *montrant René.*

M. Château, voici un colonel au nom de qui je vous demande la main de votre nièce...

RENÉ, *à part.*

Jamais!

CHATEAU.

Non, monseigneur, elle ira au couvent... au couvent elle ira.

RICHELIEU.

Fi! le vilain homme! Eh bien! j'espère être plus heureux auprès de madame Château.

CHATEAU.

Qu'entends-je?

RICHELIEU, *bas à Florine dont il a pris la main.*

Trois cent mille livres, ma chère. (*Haut.*) Madame, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle votre nièce pour M. le colonel.

FLORINE.

Mais, permettez.

CHATEAU.

Elle hésite!

RICHELIEU, *bas*.

Trois cent mille livres !

LA CHANOINESSE, *bas à Florine*.

De grâce, je t'en prie... pour lui...

FLORINE.

Je vous accorde la main de ma nièce, monseigneur.

RICHELIEU.

Merci !

CHATEAU, *passant près de Florine*.

Quoi ! mademoiselle, vous daignez consentir à un hymen dont le flambeau ?...

FLORINE.

A condition que nous doterons notre nièce.

CHATEAU.

Oh ! d'une pluie d'or, ma Danaé.

RICHELIEU.

Eh bien ! monsieur René. (*Il lui montre Marie.*)

RÉNÉ.

Monseigneur, vous savez, vous, que c'est impossible.

MARIE.

O mon Dieu !

RICHELIEU, *en le conduisant près de la Chanoinesse*.

Je sais, moi, qu'il est impossible que je vous donne une femme indigne de vous ; madame la Chanoinesse vous dira pourquoi.

LA CHANOINESSE.

Demandez pardon à cet enfant, René.

RÉNÉ, *passant près de Marie*.C'est donc vrai, Marie ! chère Marie, pardonnez-moi. (*Il cause avec la jeune fille pendant le reste de la scène et Château avec Florine.*)LA CHANOINESSE, *seule sur l'avant-scène avec Richelieu*.

Est-ce que la vue des heureux que vous venez de faire vous attriste, monseigneur ?

RICHELIEU.

Non, madame ; mais je comparais dans ma pensée, mes deux enfants... Celui-là seul est mon fils ; l'autre sera seul... seul mon héritier, et je songeais que bientôt le nom d'homme serait mieux porté que celui de gentilhomme... Mais, madame, votre regard suffit à dissiper ces nuages... et je ne songe plus qu'à dire avec mon royal compère... Bah !... après nous le déluge !...

FIN.